



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

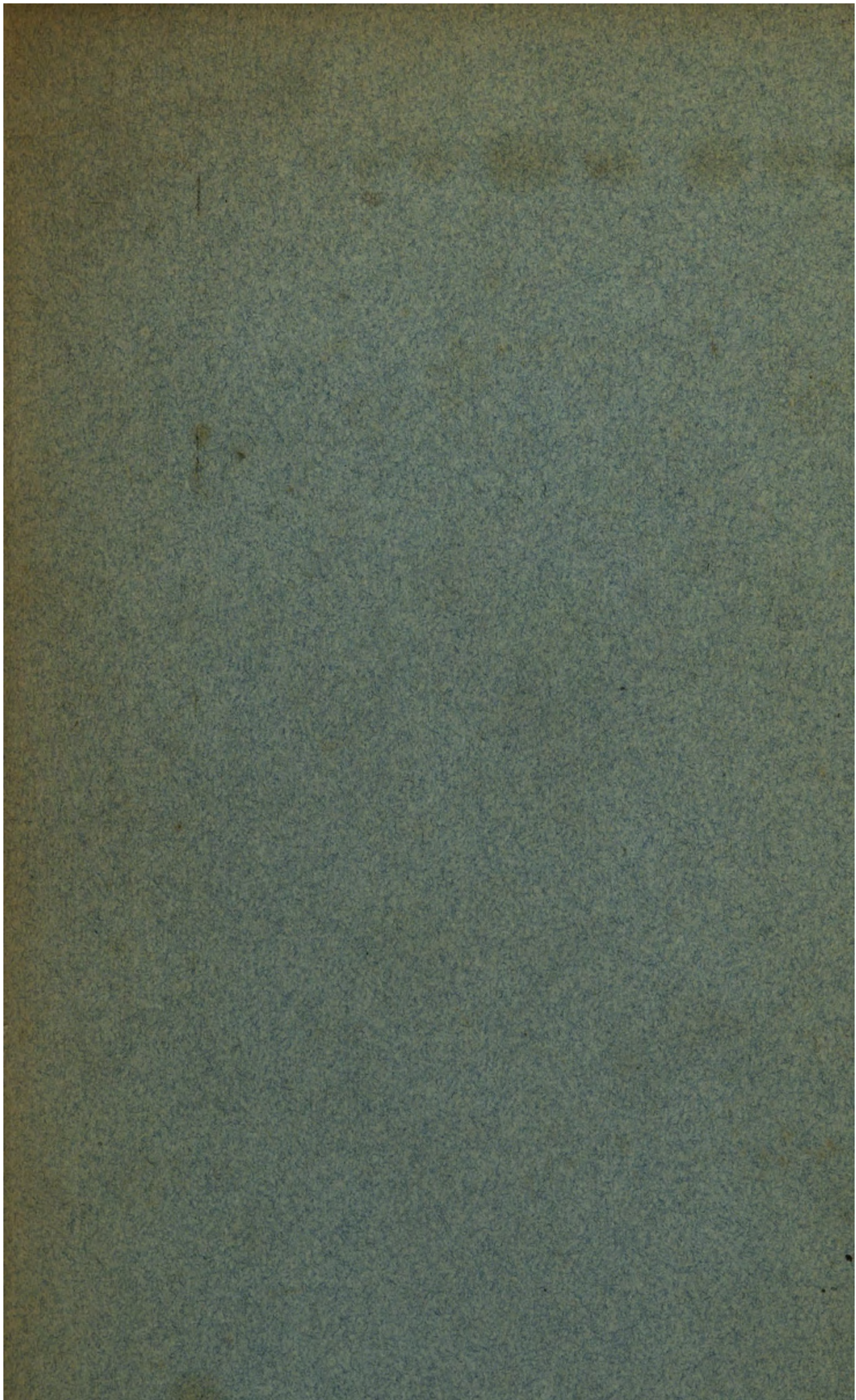
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



107 **BEAUMARCHAIS** (M. de). *La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro*, Comédie en cinq actes, en prose, par M. de Beaumarchais. Représentée pour la première fois, par les Comédiens français ordinaires du Roi le mardi 27 avril, 1784; first edition, 8vo., original wrapper, £6 6s.

Tullin 64 Paris: chez Rualt, 1785

The original edition, in absolutely uncut state, and in remarkable preservation, containing the five plates by St. Quentin, engraved by C. N. Malapeau. The plate to the fifth act shows Rosine with her breasts uncovered; this is very unusual. This copy also contains the rare leaf of errata.

X⁹² **Beaumarchais** (M. Caron de) *La Folle Journée ou le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes et en prose, Paris, 1785, 12mo, pp. 136, *sewn*, 5s *Number 87*

Tchemerzine II 18

Cordier 131

60



Vol. Fr. II B. 1197



This work formerly belonged to the Duchess of
Richmond.

Contiene trenta tre Sonetti a Roma /
Vista Sept. 17. 1725

The 1st 2^o is said by Nichols to be "L'imprimeur
de la Société Littéraire, Typographe et de la presse
à Paris chez Raault, au Palais Royal 1725"

Bought from Richard Hatchwell

M. Richardson

L A

FOLLE JOURNÉE

O U L E

M A R I A G E

DE FIGARO,

COMÉDIE EN CINQ ACTES
ET EN PROSE.

PAR MR. CARON DE BEAUMARCHAIS.

*Représentée pour la première fois à Paris par les
Comédiens ordinaires du Roi, le 27 Avril 1784.*



A M S T E R D A M,

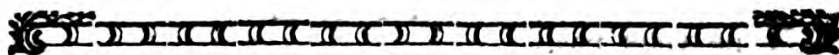
M. DCC. LXXXV.

PERSONNAGES.	Noms des Acteurs & Actrices.
Le Comte ALMAVIVA . . .	<i>Mr. Molé.</i>
La COMTESSE	<i>Mlle. Sainval.</i>
SUZANNE, femme-de-chambre de la Comtesse	<i>Mlle. Contat.</i>
FIGARO, valet du Comte . .	<i>Mr. Dazincourt.</i>
BAZILE, maître à chanter .	<i>Mr. Vanhove.</i>
Le Docteur BARTHOLO, médecin	<i>Mr. Defessart.</i>
MARCELINE, gouvernante du Docteur	<i>Mad. la Chassaigne.</i>
CHÉRUBIN, page du Comte	<i>Mlle. Olivier.</i>
Don GUSMAN BRIDE-OISON, juge du lieu . . .	(<i>Mrs. Prévillè ou Dugazon.</i>)
DOUBLE-MAIN, greffier du siège	<i>Mr. Marci.</i>
ANTONIO, jardinier du Comte & oncle de Suzanne	<i>Mr. Belmont.</i>
FANCHETTE, fille d'Antonio cousine de Suzanne	<i>Mlle. Laurent.</i>
PÉDRILLE, courrier	<i>Mr. Florence.</i>
GRIPPE-SOLEIL, berger, chargé du feu d'artifice . . .	<i>Mr. La Rive, ou Champville.</i>
Un HUISSIER audiencier . .	<i>Mr. la Rochelle.</i>
Trois Personnages muets. . . .	
GARDES.	
Troupe de Payfans & de Payfannes des environs du château d'Agoas-Frescas, à trois lieues de Séville.	





LA
FOLLE JOURNÉE
OU LE
MARIAGE
DE FIGARO.



ACTE PREMIER.

*La Scène représente un salon dans lequel on voit,
à droite, une porte de communication dans la
chambre de la Comtesse, & une dans celle du Comte.*



SCÈNE PREMIÈRE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *mesurant le salon avec une toise.*

DIX-NEUF pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, mon petit chapeau, le trouve-tu mieux ainsi ?

LE MARIAGE

FIGARO.

Sans comparaison, ma charmante. Ah! que ce joli bouquet virginal élevé sur la tête d'une jolie fiancée, est doux le matin des nocés, à l'œil amoureux d'un époux.

SUZANNE.

Que mesurois-tu donc-là, Figaro?

FIGARO.

Je voyois si le charmant lit que Monseigneur doit nous donner, aura bonne grace dans cette chambre.

SUZANNE.

Dans cette chambre? Je ne veux pas.

FIGARO.

Pourquoi cela?

SUZANNE.

Je ne veux pas.

FIGARO.

Mais encore? ... on dit des raisons.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire.

FIGARO.

Oh! quand elles sont sûres de nous...

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison, c'est accorder que je puis avoir tort: tiens, Figaro, es-tu mon serviteur?

FIGARO.

Affurément; mais pourquoi cette fantaisie contre la chambre du château la plus commode, & qui tient le milieu entre les deux appartemens? La nuit, Madame, se trouve-t-elle incommodée? elle n'a qu'à sonner; zeste en deux pas te voilà chez-elle: Monsieur a-t-il besoin de moi? crac en trois sauts je suis dans sa chambre.

DE FIGARO.

5

SUZANNE.

Oui ; mais lorsque monsieur le Comte aura bien tinté le matin pour te donner quelque bonne & longue commission, z'est en deux pas il est à ma porte, & crac en trois fauts. . . .

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

SUZANNE.

Ah ! c'est qu'il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh ! qu'y a-t-il bon Dieu ?

SUZANNE.

Il y a, que monsieur le comte Almaviva las de courtoiser les belles du canton, veut rentrer le soir au château ; mais ce n'est pas chez sa femme, c'est chez la tienne, entends-tu, qu'il a jetté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas ? & c'est ce que Bazile, l'honnête agent de ses plaisirs, & mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile ! oh, mon mignon ! si jamais volée de bois vert, appliquée sur l'échine d'un pédant, a duement redressée la moelle épinière de quelqu'un. . . .

SUZANNE.

Pauvre garçon ! & cette dot qu'on me donne, crois-tu donc que c'étoit pour les beaux yeux de ton mérite ?

FIGARO.

J'avois assez fait pour le croire.

SUZANNE.

Mon Dieu que les gens d'esprit sont bêtes ?

FIGARO.

On le dit.

LE MARIAGE

S U Z A N N E.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

F I G A R O.

On a tort.

S U Z A N N E.

Il l'a destiné à obtenir de moi certain moment, certain quart d'heure, seul à seul, qu'un ancien droit du seigneur. . . tu fais s'il étoit triste ?

F I G A R O.

Je le fais si bien que sans l'abolition de ce droit honteux, je ne t'eusse jamais épousé dans ses domaines.

S U Z A N N E.

Eh bien ! il se repent de l'avoir aboli, & c'est sur ta fiancée qu'il prétend le racheter aujourd'hui.

F I G A R O.

Ma tête s'amolit de surprise, & mon front fertilisé...
(*Il se frotte le front.*)

S U Z A N N E , *lui ôtant la main.*

Ne le frotte-donc pas.

F I G A R O.

Quel danger ?

S U Z A N N E.

S'il y venoit quelques petits boutons ? des gens superstitieux. . . .

F I G A R O.

Tu ris, friponne ? Ah ! s'il y avoit moyen d'attraper ce grand trompeur en le faisant tomber dans un bon piège, & d'empocher son or ?

S U Z A N N E.

De l'intrigue, & de l'argent : Figarò ! te voilà dans ta sphère.

F I G A R O.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

DE FIGARO.

F

SUZANNE.

Quoi ! La crainte ?

FIGARO.

Ce n'est pas cela non plus : entrer la nuit chez quelqu'un ; lui souffler sa femme , & recevoir cent coups de bâton , ce n'est pas difficile : mille fots coquins l'ont fait ; mais conduire l'intrigue à bien , & sauver ses oreilles (*La comtesse sonne.*)

SUZANNE.

Madame la comtesse sonne : elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes nocés : le berger dit que cela porte bonheur aux femmes délaissées.

FIGARO

Il y a encore quelque chose là-dessous. Tu ne me donne rien , mignonne , avant de t'en aller ? Un petit baiser ?

SUZANNE.

Un baiser à mon amant d'aujourd'hui ? Ah ! je t'en souhaite. Et que dirait demain mon mari ? (*Figaro l'embrasse, malgré elle.*) Ah , fripon ! quand cessera-tu de me parler de ton amour du matin jusqu'au soir ?

FIGARO.

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin.

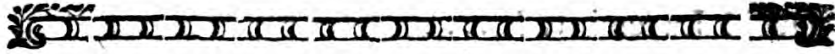
SUZANNE, *baisant ses doigts réunis sur sa bouche, & les déployant ensuite sur Figaro.*

Allez , monsieur , je n'ai plus rien à vous.

FIGARO.

Ah ! mais , ce n'étoit pas ainsi que je te l'avois donné. (*Suzanne sort.*)



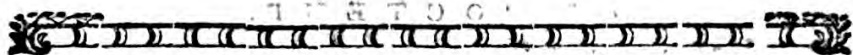


SCENE II.

FIGARO, *seul.*

CHARMANTE fille ! toujours riante , toujours verdissante ; pleine de gaieté , d'amour , de délices ! mais sage , sage , Ah , monseigneur , mon cher monseigneur ! vous voulez m'en donner à garder ! Je m'étonnois aussi que m'ayant donné la place de concierge , vous m'eussiez nommé courier de dépêches . J'entends , monseigneur : trois promotions à la fois ; vous , compagnon - ministre ; moi , casse - cou politique ; Suzanne , dame du lieu ; & puis fouette courier . Pendant que je courrai d'un côté , vous ferez faire de l'autre un joli chemin à ma belle . Moi , me crottant , m'échinant pour la gloire de votre famille , vous daigneriez concourir à l'agrandissement de la mienne : quelle douce réciprocité ! Mais , monseigneur , il y a de l'abus . Faire à la fois deux personnages , celui de votre maître , & celui de votre valet ; représenter en même tems , dans une cour étrangère , le roi & moi , c'est trop de moitié . . . & toi , Bazile , siipon mon cadet , je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux . Je veux mais non , dissimulons avec eux , & tâchons de les enférer l'un par l'autre . Attention sur la journée , monsieur Figaro , attention . Donner le change aux petites passions du comte ; rompre ses desseins , & travailler à l'exécution des miens ; empêcher les présens , & écarter une Marceline méchante en diable : étriller rondement monsieur du Bazile





SCÈNE III.

FIGARO, LE DOCTEUR, BARTHOLO,
MARCELINE.

FIGARO, *se tournant, & voyant le docteur.*

AH! voilà le cher docteur!

LE DOCTEUR.

Eh bien! Après?

FIGARO.

Sont-ce mes noces avec Suzon qui vous amènent
au château, docteur?

LE DOCTEUR.

Non, mon cher monsieur.

FIGARO.

Ce seroit trop généreux.

LE DOCTEUR.

Et par trop sot.

FIGARO.

Eh! bon jour donc, cher docteur de mon cœur.

LE DOCTEUR.

Bavard infernal, laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, docteur? Seroit-il arrivé, quel-
que chose à votre mule? Les gens de votre état sont
si durs; ils n'ont pas plus de pitié des pauvres bêtes,
que si c'étoit en vérité des hommes. Eh bien,
Marceline, avez-vous toujours envie de plaider contre
moi? pour ne s'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

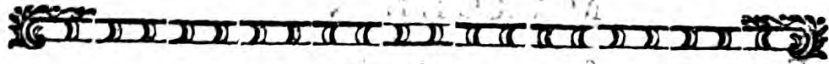
LE MARIAGE

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO.

Elle vous contera cela. (*En s'en allant il donne une tappe sur le ventre du Docteur.*) Adieu, Docteur.



SCENE IV.

LE DOCTEUR, MARCELINE.

LE DOCTEUR.

Le drôle est toujours le même.

MARCELINE

Vous voilà donc enfin, éternel docteur, toujours si grave & si compassé, qu'on auroit le tems de mourir vingt fois en attendant vos secours!

LE DOCTEUR.

Toujours amère, & provoquante: Eh bien! qui m'amène ici? seroit-il arrivé au comte quelqu'accident? & la Rosine, sa perfide comtesse, seroit-elle malade, Dieu merci?

MARCELINE.

Le comte la néglige.

LE DOCTEUR.

O! digne époux qui me venge!

MARCELINE.

Au moins c'est ce que m'a dit Bazile.

LE DOCTEUR.

Cet autre fripon loge ici! c'est une caverne! & qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Eh bien, docteur, vous

D E F I G A R O . 11

souvenez-vous du petit Emanuel, tendre fruit de notre amour? vous souvenez-vous de vos promesses? vous rappelez-vous vos serments?.....

L E D O C T E U R .

Est-ce pour écouter toutes ces fornettes-là, que vous m'avez, tout exprès, fait venir de Séville?

M A R C E L I N E .

Eh bien! n'en parlons plus: mais puisque l'honneur ne vous porte pas à la justice de m'épouser, aidez-moi donc à en épouser un autre.

L E D O C T E U R .

Ah! volontiers, volontiers, parlons.... Mais quel est le mortel abandonné du ciel, & des femmes?.....

M A R C E L I N E .

Eh! qui pourroit-ce être, docteur? sinon le gai, le beau, l'aimable Figaro?

L E D O C T E U R .

Ce fripon-là?

M A R C E L I N E .

Toujours gai, jamais fâché; généreux, généreux....

L E D O C T E U R .

Comme un voleur.....

M A R C E L I N E .

Comme un seigneur.

L E D O C T E U R .

Et la Suzanne?

M A R C E L I N E .

Elle ne l'aura pas, la rusée, si vous vouliez m'aider à faire valoir la promesse de mariage qu'il m'a faite.

L E D O C T E U R .

Mais son mariage est trop avancé.

M A R C E L I N E .

On en rompt par fois de plus avancé.

LE MARIAGE

LE DOCTEUR.

Mais le moyen ?

MARCELINE.

J'aurois bien un secret, mais.....

LE DOCTEUR.

Les femmes en ont-elles pour le médecin du corps ?

MARCELINE.

Vous savez bien que je n'en ai pas pour vous. Toute femme est galante, mais timide : Elle eût plus avanturé sans une voix intérieure qui lui dit : sois belle, si tu-peux ; sage, si tu veux ; mais, sur-tout, sois considérée, il le faut puisqu'il faut donc que l'on soit au moins considérée ; que toute femme en sent l'importance, il ne fera pas difficile de faire adopter ces principes à Suzanne, & lorsque monsieur le Comte voudra la faire entrer dans les vues qu'il a sur elle, elle le refusera, & le comte saisira avec empressement l'occasion que je lui donnerai de s'en venger, en me faisant épouser Figaro.

LE DOCTEUR.

Elle a raison, parbleu ; le tour seroit bon de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui me fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE.

Et qui croit ajouter à ses plaisirs.....

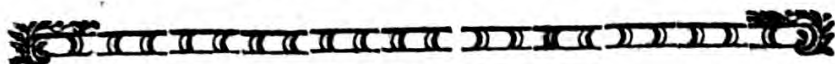
LE DOCTEUR.

Et qui m'a volé cent écus que j'ai toujours sur le cœur. Il seroit délicieux de me venger ainsi d'un scélérat.

MARCELINE.

De l'épouser, docteur !





SCÈNE V.

SUZANNE, *apportant un ruban, & une robe de taffetas blanc*, LE DOCTEUR, MARCELINE.

SUZANNE.

L'ÉPOUSER ! l'épouser ! épouser, qui ? mon Figaro ?

MARCELINE.

Pourquoi pas ? vous l'épousez bien ?

LE DOCTEUR.

Plaisant argument de femme en colère.

MARCELINE.

Sans compter monseigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE.

Votre servante, madame : il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE.

Bien la votre, madame : Où est donc l'amertume ? Il est bien juste qu'un loyal seigneur partage un peu la joye qu'il procure à ses gens.

SUZANNE.

Qu'il procure ! Heureusement que la jalousie de madame est aussi connue, que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eut pû les rendre plus forts en les cimentant à la façon de madame.

SUZANNE.

Ah ! cette façon, madame, est celle des femmes savantes.

LE MARIAGE

LE DOCTEUR, *voulant emmener Marceline.*

Adieu, la charmante fiancée de notre Figaro.

MARCELINE.

Jé salue l'humble servante des plaisirs de monseigneur.

SUZANNE.

Et qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE.

Madame, me fera-t'elle aussi l'honneur de me chérir un peu ?

SUZANNE.

A cet égard, madame n'a rien à désirer.

MARCELINE.

C'est une si jolie personne, que madame.

SUZANNE.

Eh, mais ! assez pour désoler, madame.

MARCELINE.

Et sur-tout bien respectable...

SUZANNE.

Mais c'est aux duegnes à l'être.

MARCELINE, (*furieuse.*)

Aux duegnes ! aux duegnes !

LE DOCTEUR.

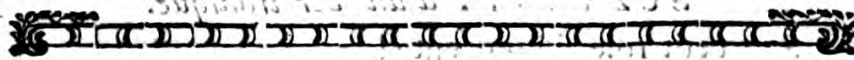
Allons, Marceline, allons : (*Il la prend par le bras, & l'emène.*)

MARCELINE.

Adieu, madame...

SUZANNE.

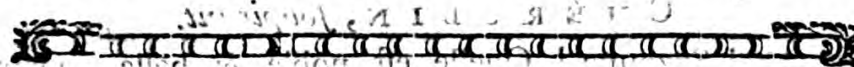
Adieu, madame. (*Lorsque Marceline est à la porte, Suzanne continue.*) Allez, pédante : je crains aussi peu vos efforts, que je méprise vos outrages.



SCÈNE VI.

SUZANNE, *seule.*

VOYEZ un peu cette vieille sybille, parce qu'elle a fait quelque étude, & qu'elle a tourmenté la jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château... Mais, je ne fais plus ce que je venois faire.



SCÈNE VII.

CHÉRUBIN, SUZANNE.

CHÉRUBIN.

AH! que je suis content de te trouver seule, Suzanne : il y a deux heures que je te cherche.

SUZANNE.

Pourquoi cela ?

CHÉRUBIN.

Tu te marie, & moi, je pars.

SUZANNE.

Comment, tu pars ?

CHÉRUBIN.

Monseigneur me renvoye.

SUZANNE.

Vous avez fait quelque chose, Chérubin : comment se peut-il que le premier page de monseigneur soit tombé dans sa disgrâce ?

CHÉRUBIN.

J'étois hier chez ta cousine Fanchette, à lui faire répéter son petit rôle d'innocente.....

L. E. M A R I A G E

S U Z A N N E, *d'un air ironique.*

Son petit rôle d'innocente !

C H É R U B I N.

Lorsque monseigneur est entré, il s'est mis dans une colère... Sortez, dit-il, petit... (Oh je n'ose pas répéter devant une femme le gros mot qu'il a dit.) Sortez, & que demain vous ne couchiez pas au château. Si ma belle marraine ne l'apaise pas, je suis perdu.

Et pourquoi ne t'adresse-tu pas, toi-même, à elle ?

C H É R U B I N, *soupirant.*

Ah ! Suzanne ! Quelle est noble & belle, mais quelle est imposante !

S U Z A N N E.

Ah, c'est-à-dire que je ne le suis pas, & qu'on peut tout oser avec moi.

C H É R U B I N.

Tu fais bien, friponne, que je n'ose pas oser. Que tu es heureuse, Suzanne, de voir tous les jours ma belle marraine, de lui parler à chaque instant, de l'habiller le matin, de la deshabiller le soir épinglé à épinglé. (*Voyant un ruban que Suzanne tient à la main.*) Qu'est-ce que tu tiens donc là ?

S U Z A N N E, *contrefaisant le ton passionné de Chérubin.*

C'est le ruban, le fortuné ruban, qui, pendant la nuit, serre les cheveux de cette belle marraine.

C H É R U B I N.

Ah ! donne-le moi, mon cœur ?

S U Z A N N E.

Son cœur ! Mais voyez donc comme il est familier. (*Chérubin lui arrache le ruban, & s'enfuit.*)

S U Z A N N E, *courant après lui.*

Voulez-vous bien me le rendre, petit voleur ?

C H É R U B I N.

CHÉRUBIN.

On m'arracheroit plutôt la vie. Suzanne, tiens, tu diras que tu l'as perdu : tu diras . . . tout ce que tu voudras ; mais je ne le rendrai jamais.

SUZANNE.

Je prédis que dans trois ou quatre ans, vous serez le plus grand petit vaurien. . . .

CHÉRUBIN.

Ah ! laisse-le moi, Suzon : je te donnerai ma romance ; tu la chanteras à ma belle marraine ; & quand je n'y ferai plus, elle servira à te faire penser quelquefois à moi.

SUZANNE.

Taisez - vous , petit voleur , & rendez - moi mon ruban.

CHÉRUBIN.

Tu ne m'écoute-pas, Suzanne. Ta cousine Fanchette m'écoute bien, mais toi. . . .

SUZANNE.

C'est bien dommage. . . . Écoutez-donc, monsieur.

CHÉRUBIN.

Tiens , Suzanne : depuis quelque tems j'éprouve à la vue d'une femme un sentiment. . . . Tout mon sein se soulève ; mon visage est en feu : le besoin que j'ai de dire à quelqu'un , je vous aime , est si pressant , que je le dis à chaque instant à ta maîtresse , à toi : Je le dis tout seul , en me promenant , aux arbres , aux nuages , aux vents qui les emportent avec mes paroles : hier je rencontrai Marceline. . . .

SUZANNE, *faisant un geste de surprise.*
Marceline. . . .

CHÉRUBIN.

Pourquoi non ? N'est - elle pas femme ? N'est - elle pas fille ? Une fille ! Une femme ! Que ces noms sont doux , qu'ils sont intéressans !

S U Z A N N E.

Allons, il devient fou. . . Ah ça! Me rendez-vous mon ruban? (*Elle cherche à le lui arracher : mais elle manque son coup.*)

C H É R U B I N.

Ah! Ouitche. (*Il s'enfuit derrière le fauteuil.*)

SUZANNE, *tourne autour du fauteuil, & coure après. Chérubin qui s'arrête enfin.*

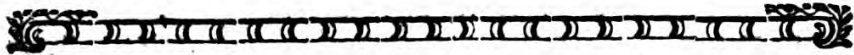
Je le dirai à monseigneur; je lui dirai : renvoyez-le à ses parens; renvoyez ce petit vaurien; c'est un petit voleur qui se donne les airs d'aimer madame, qui embrasse Fanchette, & qui veut m'en conter par-dessus le marché.

C H É R U B I N, *voyant venir le comte.*

Ah! Suzanne, je suis perdu. (*Il se cache derrière le fauteuil.*)

S U Z A N N E.

Quelle frayeur! (*Voyant venir le comte, elle cache de son corps le page qui est derrière le fauteuil en criant :*) Ah!



S C E N E V I I I.

LE COMTE, SUZANNE, CHÉRUBIN,
derrière le fauteuil.

LE COMTE, *se tournant vers la coulisse.*

JE rentre à l'instant. (*A Suzanne.*) Qu'est-ce que tu as, Suzanne? Ton petit cœur paroît bien ému? Au reste c'est bien pardonnable le jour d'une noce.

S U Z A N N E.

Monseigneur, allez-vous-en : si on vous trouvoit ici.

DE FIGARO.

19

LE COMTE.

J'en ferois au désespoir, ma chère; mais je n'ai qu'un mot à te dire. (*Il s'assied dans le fauteuil.*) Le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres, & je donne un excellent poste à Figaro. Je l'emmènerai avec moi & je le fais courier d'ambassade. Tu suivras ton mari, sans doute?

SUZANNE.

Le devoir d'une femme. . . . Ah! si j'osois parler!

LE COMTE.

Eh bien! parle, ma chère, parle! use d'un droit que tu prends aujourd'hui pour la vie.

SUZANNE.

Je n'en veux pas, Monseigneur, je n'en veux pas.... je ne fais plus ce que je voulois dire.

LE COMTE.

Tu en étois . . . sur le devoir des femmes. Qu'en dis-tu?

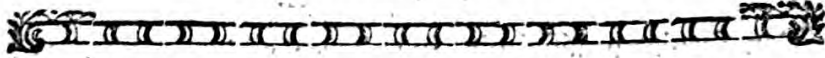
SUZANNE.

Lorsque Monseigneur enleva la sienne de chez le Docteur, en renonçant, par amour pour elle, au droit du seigneur, ce droit honteux que vous avez aboli....

LE COMTE.

Oui, & qui faisoit bien de la peine aux filles, n'est-ce pas, Suzon? ce droit charmant, si tu voulois en jaser ce soir au jardin avec moi sur la brune, je mettrois un tel prix à cette légère faveur! . . .





SCÈNE IX.

LE COMTE, SUZANNE, BAZILE,
CHÉRUBIN.

BAZILE, *dans la coulisse.*

MONSIEUR n'est pas chez lui, vous dis-je.

LE COMTE.

Ciel! d'où vient cette voix!

BAZILE.

Il est chez madame.

SUZANNE.

Ciel! c'est Bazile. Ah! Monseigneur, s'il vous trouvoit ici.

LE COMTE, *cherchant un endroit pour se cacher.*

J'en ferois au désespoir. Quoi! pas un endroit pour se cacher. Ah! derrière ce fauteuil. (*Il s'avance vers le fauteuil. Suzanne se met entre lui, & le Page, cache ce dernier, qui, à mesure que le comte avance, & que Suzanne recule, tourne du côté opposé à celui par où le comte avance, & se cache tout entier dans le fauteuil, pendant que le comte se cache derrière, Suzanne les couvre tout deux avec la lévite blanche qu'elle avoit apportée à la scène cinquième.*)

BAZILE, *entrant sur le théâtre.*

Je croyois trouver Monseigneur ici, mademoiselle.

SUZANNE.

Qui vous l'a dit?

BAZILE.

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme, qui, après vous, lui veut le plus de mal.

LE COMTE, *à part derrière le fauteuil.*

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Dire du bien d'une femme, est-ce vouloir du mal à son mari ?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.....

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses le mariage étant la plus bouffonne, j'avois pensé.....

SUZANNE.

Des horreurs.....

BAZILE.

Que vous demande-t-on, que vous n'alliez prodiguer à un autre ? grace, à la douce cérémonie, ce qu'on vous défend aujourd'hui, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Mais, allez vous-en, vil agent de corruption.

BAZILE.

Là, là, méchante, Dieu vous appaise..... Figaro n'est pas le seul obstacle qui nuise au dessein de Monsieur : car le page.....

SUZANNE.

Chérubin ?

BAZILE.

Oui : Chérubin, *di amor*..... car lorsque je vous ai quitté tantôt, il rôdoit autour d'ici. Dites que cela n'est pas vrai.....

SUZANNE.

Mais, allez vous-en, méchant homme.

LE MARIAGE

B A Z I L E.

On est un méchant homme parce qu'on y voit clair,
& la romance qu'il a faite, & dont il fait mystère?...

S U Z A N N E.

Est pour moi?

B A Z I L E.

Oui : à moins qu'il ne l'ait composée pour madame :
en effet quand il la sert à table, on dit qu'il la regarde avec
des yeux..... mais, peste ! qu'il ne s'y joue pas :
Monseigneur est brutal sur l'article.

S U Z A N N E.

Et vous, bien indigne d'inventer mille calomnies
pour perdre un malheureux enfant déjà tombé dans
la disgrâce de son maître.

B A Z I L E.

Est-ce que je l'invente ? Ce que j'en dis, moi,
c'est que tout le monde en parle.

LE COMTE, *sortant furieux de derrière le fauteuil.*

Comment - donc ? comment ? tout le monde en
parle ?

B A Z I L E.

Ah ! Monseigneur, que je suis fâché !

L E C O M T E.

Courez, Bazile, & qu'on le chaffe.

SUZANNE, *prête à s'évanouir, chancelle.*

Ah ! ah ! ah ! Mon Dieu !

L E C O M T E.

Elle se trouve mal : affeyons-là dans ce fauteuil.

(*Ils s'appréntent à la porter dans le fauteuil, & la
prennent dans leurs bras :*

S U Z A N N E, effrayée & reprenant toutes ses forces, s'échappe de leurs mains, & s'écrie.

Je ne veux pas m'asseoir entrer comme cela, quand je suis seule, c'est indigne.

L E C O M T E.

Qu'as-tu à craindre, Suzanne : ne sommes-nous pas deux ?

B A Z I L E.

Ah ! que je suis fâché de m'être égayée sur le compte du petit Page, puisque vous l'entendiez : au fond, Monseigneur, ce que j'en disois ce n'étoit que pour sonder les dispositions de Suzanne.

L E C O M T E.

Cinquante pistoles, & un cheval : & qu'on le renvoye à ses parens.

B A Z I L E.

Ah ! Monseigneur, pour un pur badinage !....

L E C O M T E.

Hier, encore, je l'ai surpris chez la fille de mon jardinier.

B A Z I L E.

Avec Fanchette ?

L E C O M T E.

Dans sa chambre.

S U Z A N N E.

Où Monseigneur avoit sans doute affaire aussi.

L E C O M T E, à part.

J'aime assez sa repartie.

B A Z I L E.

Elle est d'un bon augure.

L E C O M T E, haut.

J'allois pour donner quelques ordres à ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier. Je frappe, l'on me fait long-tems attendre : enfin l'on ouvre : ta cou-

fine à l'air empétrée : Je prends quelque soupçon ; je regarde , j'aperçois derrière la porte un manteau , un rideau , je ne fais pas trop quoi , qui seroit à couvrir des hardes , j'approche : (*tout en disant cela le comte approche vers le fauteuil , & leve la lévite qui seroit à couvrir le page*) Je le lève , & j'aperçois..... (*apercevant le page*) Ah!.... (*ils restent dans des attitudes qui marquent l'indignation , & la surprise du comte ; l'étonnement stupide de Bazile , & la frayeur de Suzanne : enfin le comte romvant le silence.*) Ce tour-ci , vaut l'autre.

B A Z I L E.

Encore mieux.

L E C O M T E , à Suzanne.

Fort bien , Mademoiselle ! A peine fiancée vous faites de pareils apprêts : ainsi , lorsque vous vouliez me renvoyer , c'étoit pour entretenir mon page ! [*à Chérubin.*] Et vous , Monsieur , qui ne changez pas de conduite , il ne vous manquoit plus que de vous adresser , sans respect pour votre Marraine , à sa première camariste , à la femme de votre ami.... Mais je ne souffrirai pas que Figaro , qu'un homme que j'estime , que j'aime , soit victime d'une pareille tromperie. Etoit-il entré avec vous , Bazile ?

S U Z A N N E.

Il n'y a ici ni victime , ni tromperie , Monseigneur. Il étoit là [*montrant le fauteuil.*] quand vous êtes entré.

L E C O M T E.

Dans ce fauteuil ! Puiffe-tu mentir en le disant. Son plus cruel ennemi n'oseroit lui souhaiter ce mal.... Mais c'est une autre fourberie ! Je m'y suis assis en entrant.

C H É R U B I N , toujours dans le fauteuil.

Hélas , Monseigneur ! j'étois tremblant derrière.

LE COMTE.

Rufe d'enfer ! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon : mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE.

Mais c'est une couleuvre que ce petit serpent-là... Eh bien ! il a tout entendu.

CHÉRUBIN.

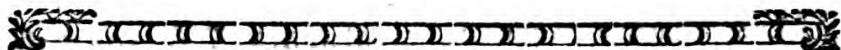
Monseigneur, au contraire, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour ne rien entendre. [*La porte du fond s'entr'ouvre.*]

BAZILE.

On vient, Monseigneur.

LE COMTE, *arrachant le page de dedans le fauteuil.*

Il resteroit là devant tout l'univers.



SCENE X.

LE COMTE, BAZILE, CHÉRUBIN,
SUZANNE, LA COMTESSE, FIGARO,
FANCHETTE, *Troupe de Paysans, & de
Paysannes qui portent le Chapeau de la Fiancée.*

LA COMTESSE.

Vous le voyez, monsieur le Comte, il me suppose un crédit que je n'ai pas. [*montrant Figaro.*] Il venoit me prier de presser auprès de vous son mariage avec Suzanne : leur empressement est naturel, & j'espère que vous leur accorderez cette grace en faveur de l'amour que vous aviez autrefois pour moi.

LE COMTE.

Et que j'ai toujours, madame,..... & c'est à ce seul titre que je l'accorde.

FIGARO.

En ce cas, monseigneur, permettez que je vous présente ce chapeau virginal orné de fleurs, de plumes blanches, symbole de la pureté de vos intentions. Daignez le placer vous-même sur la tête de cette jeune créature, dont votre sagesse a préservé la vertu, & que je sois le premier à célébrer l'abolition du droit du seigneur, auquel votre amour pour madame vous a fait renoncer.

SUZANNE.

Monseigneur, ne refusez pas le juste tribut d'éloges qui vous est dû.

LE COMTE, à part.

Oh! la traitresse.

FIGARO.

Mais regardez-la donc, monseigneur? & voyez si jamais aussi jolie fiancée montra la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Ne parlons pas de ma figure, mon ami, parlons plutôt de sa vertu.

LE COMTE, à part.

Ma vertu.... Elle se moque de moi. (*Haut*) L'abolition d'un droit honteux n'est pas un sacrifice; mais l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un seigneur espagnol peut bien chercher à vaincre la beauté par ses soins: mais en exiger les prémices comme une fervile redevance, ah! c'est la tyrannie d'un vandale, & non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, à Chérubin.

Eh bien espiègle, vous n'applaudissez pas?

SUZANNE.

Monseigneur le renvoye.

FIGARO.

Ah! monseigneur.

LA COMTESSE.

Monfieur le Comte, je demande fa grace.

LE COMTE.

Madame, il n'en mérite pas.

LA COMTESSE.

Il est fi jeune.

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyés.

CHÉRUBIN.

Pardonner généreusement, n'est pas le droit du feigneur auquel vous avez renoncé.

LA COMTESSE, *en montrant les paysans.*

Il n'a renoncé qu'à celui qui les affligeoit tous.

SUZANNE.

Si monseigneur avoit aboli ce droit, ce feroit le premier qu'il voudroit rétablir.

FIGARO.

Mes amis, unifiez-vous à moi.

TOUS ENSEMBLE.

Monseigneur.

CHÉRUBIN.

Si j'ai pu être léger dans ma conduite, jamais la moindre indiscretion dans mes paroles.....

FIGARO, *d'un air inquiet.*

Qu'est-ce qu'il dit ?

LE COMTE.

C'est assez, je lui pardonne.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat !

LE MARIAGE

LE COMTE.

J'irai plus loin : je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE.

Mais à condition qu'il partira sur le champ pour rejoindre en Catalogne.

FIGARO.

Comment, monseigneur, il n'assistera pas à ma noce ?

LE COMTE.

Je le veux.... Allons, monsieur, remerciez votre marraine, & demandez lui sa protection. (*Suzanne amène Chérubin qui met un genoux en terre devant la comtesse.*)

LA COMTESSE, d'une voix qui s'altère par degrés.

Puisqu'on ne peut vous garder seulement jusqu'à demain, partez, jeune homme ; une nouvelle carrière vous attend ; parcourez-la avec honneur ; foyez brave, honnête, soumis : n'oubliez-jamais les bontés de votre bienfaiteur ; souvenez-vous de cette maison où votre jeunesse a été élevée : conduisez-vous bien, & nous prendrons toujours part à vos succès.

LE COMTE.

Madame, vous êtes bien émue !

LA COMTESSE.

Je ne m'en défens-pas, monsieur ; il est allié de ma famille, & de plus mon filleul : je ne puis voir sans crainte cet enfant si jeune lancé dans une carrière aussi dangereuse.

LE COMTE, à Chérubin.

Embrassez Suzanne pour la dernière fois.

FIGARO, se mettant entre Suzanne, & Chérubin qui s'approche pour l'embrasser.

Pourquoi donc, monseigneur ? Il viendra ici passer

ses quartiers d'hiver. Embrasse-moi , capitaine ; (*il embrasse Chérubin.*) Allons , mon petit Chérubin , tu vas mener un train de vie bien différent : mon enfant , tu ne roderas plus toute la journée au quartier des femmes : plus d'échaudées , plus de goûtés à la crème , plus de mains chaudes , plus de colin-maillard. Bon soldat , morbleu ; teint bazané , mal vêtu , mal nourri , un bon fusil bien lourd : tourne à droite , tourne à gauche ; en avant : marche à la gloire , & ne va pas broncher en chemin , à moins qu'un bon coup de feu . . .

S U Z A N N E.

Fi-donc , l'horreur !

L A C O M T E S S E.

Quel vilain pronostic !

F I G A R O.

Allons , monseigneur : tout est prêt pour la cérémonie : elle ne dépend plus que de vous.

L E C O M T E , *à part.*

Je suis pris. (*Haut.*) J'y consens : mais j'ai besoin d'un peu de repos , & pour que la fête ait plus d'éclat , je voudrais quelle fut remise à tantôt . . . A propos , où est donc Marceline ? Est-ce qu'elle n'est pas des vôtres ? [*A part.*] Elle ne vient pas.

F I G A R O.

Je ne fais pas , monseigneur : elle en fera si elle veut : mais cela ne fait rien à mes noces : elles n'en feront pas moins gaies.

L E C O M T E , *à part.*

Elle les troublera , je t'en réponds.

F A N C H E T T E.

Vous demandez Marceline , monseigneur , je l'ai rencontrée dans le parc sur le chemin qui conduit , à la ferme , monsieur le Docteur , lui donnoit le bras.

L E C O M T E.

Le docteur est-ici ?

FANCHETTE.

Oh! elle avoit l'air en colère, elle faisoit de grands gestes, elle faisoit comme ça avec de grands bras : monlieur le docteur lui faisoit comme ça de la main pour l'appaiser, elle nommoit mon coulin Figaro. . . .

LE COMTE.

Coulin coulin futur ; & quand reviendra-t'elle ?

BAZILE.

Elle reviendra quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plut jamais.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné de tantôt ?

LE COMTE, *lui prenant le menton, dit à demi-voix, comme pour lui dire, ne dis rien.*

Bon jour, bon jour, petite. Allons : à tantôt ; j'ai besoin de repos. Je me retire pour un moment. (*A Bazile.*) Bazile, vous passerez chez moi. (*Bazile fait une révérence.*)

Le comte donne la main à la comtesse : tous sortent excepté Chérubin & Bazile que Figaro retient.



SCÈNE XI.

BAZILE, FIGARO, CHÉRUBIN.

FIGARO.

AH! ça, vous autres, la cérémonie adoptée, mon mariage en est la suite. Prenons-bien garde à nous : ne ressemblons pas à ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que quand la critique est la plus éveillée. Sachons bien nos rôles : nous n'avons pas de lendemain qui nous excuse nous.

B A Z I L E.

Mon rôle est plus difficile que tu ne pense.

FIGARO , *tournant le bras comme quelqu'un qui donneroit des coups de bâton.*

Aussi , tu es loin de favoir tout le succès qu'il te vaudra.

C H É R U B I N.

Mon ami , tu oublies que je pars.

F I G A R O.

Bon ! va , n'ais pas l'air d'avoir de l'humeur en partant , & que l'on te voie à cheval : prends gaie-ment le manteau de voyage , un tems de galop jusqu'à la grille ; reviens à pied par les derrières ; ne te montres pas à monseigneur , & je me charge de l'appaïser après la fête.

C H É R U B I N.

Et Fanchette qui ne fait pas son rôle !

B A Z I L E.

Eh ! que diable lui apprenez-vous donc depuis huit jours que vous ne la quittez pas ?

F I G A R O.

Donne-lui la journée d'aujourd'hui : tu n'as rien à faire.

B A Z I L E.

Jeune homme ; prenez garde : elle n'étudie pas avec vous : le père n'est pas satisfait ; la fille a été soufflée. Chérubin , Chérubin , vous lui causeriez des chagrins : Tant va la cruche à l'eau. . . .

F I G A R O.

Voilà mon imbécile avec ses vieux proverbes ! Eh bien , pédant ! que dit la sagesse des nations ? tant va la cruche à l'eau qu'à la fin. . . .

B A Z I L E.

Elle s'emplit.....

F I G A R O.

Pas si bête, pas si bête. (*Ils sortent.*)*Fin du premier Acte.*

ACTE II.



ACTE SECONDE.

La scène représente la chambre à coucher de la Comtesse, dans laquelle donne, à droite, la porte de la chambre de Suzane, & au fond du théâtre est le lit de la Comtesse. A la droite du lit est une fenêtre qui donne sur le potager, au bas de laquelle est un fossé de vingt-deux pieds de profondeur : à gauche du lit, est la porte qui communique dans l'appartement des femmes de la Comtesse. Sur la gauche du théâtre, vis-à-vis le cabinet qui sert à Suzanne de chambre à coucher, est la porte d'entrée de la chambre de la Comtesse, on voit sur la droite, un fauteuil & un tabouret sur lequel est une guitare : vis-à-vis, à la gauche du théâtre, est un autre fauteuil ; il y a une chaise à côté de la fenêtre qui donne sur le potager, & un banc le long de la fenêtre.



SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

FERME la porte, Suzon. (*Elle ferme la porte, & la Comtesse s'assied.*) Suzanne, conte-moi tout, dans le plus grand détail. Le Comte vouloit donc te séduire ?

SUZANNE.

Non, Madame, Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante : il vouloit m'acheter à beaux deniers comptans.

C

LE MARIAGE

LA COMTESSE.

Et le petit page étoit présent ?

SUZANNE.

Non, Madame ; il étoit caché derrière le fauteuil : il étoit venu me dire de vous prier d'intercéder pour lui auprès de monsieur le Comte qui le renvoyoit.

LA COMTESSE.

Mais que ne s'est-il d'abord adressé à moi ? est-ce que je l'aurois refusé ?

SUZANNE.

C'est ce que je lui ai dit : savez-vous ce qu'il m'a répondu ? « Ah ! Suzanne, qu'elle est noble & belle ! » mais qu'elle est imposante !

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon ?

SUZANNE.

Et puis, il m'a pris votre ruban. . .

LA COMTESSE, *riant forcément.*

Mon ruban ! Ah, quelle enfance !

SUZANNE.

Il s'est jetté dessus avec une rapidité !... j'ai eu beau courir après lui, le menaçant de monsieur le Comte & de vous, c'étoit un lion, c'étoit un . . . non : vous ne l'aurez plus qu'avec ma vie, disoit-il en forçant sa petite voix grêle, & parce que ce petit morveux-là n'oseroit seulement baiser le bas de votre robe, il veut toujours m'embrasser par contre-coup.

LA COMTESSE, *se levant.*

Laiïsons, laiïsons ces folies-là . . . ouvrez la fenêtre, Suzon, il fait une chaleur. . . .

SUZON, *ouvre la fenêtre qui donne sur le potager.*

C'est que madame parle, & marche avec feu.

LA COMTESSE.

Figaro se fait bien attendre.

SUZANNE.

Il viendra si-tôt qu'on sera parti pour la chasse. (*Regardant par la fenêtre.*) Tenez, tenez, madame, voilà monseigneur qui traverse le potager, & puis un, deux, trois, quatre écuyers.

LA COMTESSE.

Tant mieux, nous aurons du tems pour tout. (*On frappe à la porte : Suzanne court ouvrir en chantant.*)

SUZANNE.



Ah! c'est mon Fi-ga-ro. &c.



SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

SUZANNE.

MADAME s'impatiente, mon ami.

FIGARO.

Et toi aussi. Au fait, de quoi s'agit-il ? d'une misère ?

LA COMTESSE.

Eh bien, Figaro ! conçois-tu monsieur le Comte ?

FIGARO.

Comment, si je le conçois ? Il trouve une jolie fiancée, il veut en faire sa maîtresse ; qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

Tu ris, Figaro ?

FIGARO.

Et pour parvenir à ses fins, il m'a nommé courier de dépêches, & Suzon conseillère d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Finiras-tu ce badinage ?

FIGARO.

Et parce que Suzanne ne veut pas accepter le diplôme, il veut s'en venger en me faisant épouser Marceline ; rien de plus naturel.

LA COMTESSE.

Comment ! traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur.

FIGARO.

Tout cela ne m'inquiète guères. Je veux le faire tomber dans son propre piège, & pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord l'ardeur de monsieur le Comte sur nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit : mais comment ?

FIGARO.

C'est déjà fait, Madame. Un faux avis donné sur vous. . . .

LA COMTESSE.

Y pensez-vous, Figaro ?

FIGARO.

Oui, madame ; tenez, pour tempérer l'ardeur des gens du caractère de monsieur le Comte, il faut leur fouetter le sang, & c'est ce que les femmes entendent si bien. Après cela on les mène où l'on veut par le nez. . . . Dans le guadalquivir.

LA COMTESSE.

Mais, Figaro, avez-vous perdu la tête de jeter ainsi des soupçons sur ma conduite ?

FIGARO.

Madame, il y a très-peu de femmes avec qui je l'eusse osé, de peur de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Vous verrez qu'il faudra encore que je le remercie.

FIGARO.

Mais n'est-il pas charmant de lui tailler ainsi tous ses morceaux pour la journée, & de lui faire passer, à surveiller sa femme, le tems qu'il destinoit à passer avec la mienne ? (*Regardant par la fenêtre.*) Ah ! Voyez, voyez, voilà monsieur le Comte qui force un lièvre qui n'en peut-mais.

LA COMTESSE, à *Suzanne.*

La tête lui tourne.

FIGARO.

C'est à lui quelle doit tourner. Courra-t-il après celui-ci ? Surveillera-t-il celui-là ?

LA COMTESSE.

Eh bien ! où tout cela menera-t-il ?

FIGARO.

Le voici : (*A Suzanne.*) Tu lui donnera un rendez-vous pour ce soir.

SUZANNE.

Moi ! un rendez-vous ?

FIGARO.

Oh ! dame, quand on n'est bonne à rien, & que l'on n'ose rien, on n'avance rien. Voilà mon mon à moi.

SUZANNE.

Eh bien ! après ?



LE MARIAGE

FIGARO.

Alors tu euverras Chérubin à ta place.

SUZANNE.

Mais il est parti.

FIGARO, *avec chaleur.*

Non pas pour moi. Ah ça, me laissera-t-on faire ?

SUZANNE.

Ah! madame, on peut s'en fier à lui pour conduire une intrigue.

FIGARO.

Une, deux, trois intrigues à la fois, bien embrouillées, qui se croisent... J'étois né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est si difficile.

FIGARO.

Difficile! Savoir prendre, recevoir & demander, voilà le secret en trois mots. Allons, pour ne pas perdre de tems, je fors & je vous envoie Chérubin pour l'habiller, le coëffer, & puis, faute-monseigneur.



SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *se regardant dans un miroir de poche.*

SUZANNE, comme je suis faite! Ce jeune homme qui va venir.

SUZANNE.

Madame ne veut pas qu'il en réchappe.

LA COMTESSE.

Mais c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre!

SUZANNE, *relevant une boucle de la comtesse.*

Tenez, madame, avec cette boucle vous le gronderez bien mieux. Faisons-lui chanter sa romance.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE, *allant au-devant de Chérubin qui entre.*

ENTREZ, monsieur l'officier.

CHÉRUBIN.

Que ce nom m'afflige, madame! Il m'apprend qu'il faut quitter des lieux si chéris, & une marraine si bonne.

SUZANNE.

Et si belle.

CHÉRUBIN, *avec un long gémissement.*

Ah! oui.

SUZANNE, *le contrefaisant.*

Ah! oui. Mais voyez-le donc, avec ses longues paupières hypocrites? Madame, il faut lui faire chanter sa romance. (*Elle la lui donne.*) Approchez bel oiseau bleu.

LA COMTESSE.

Dit-on de qui elle est?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable; en a-t-il un pied sur les joues? ...

CHÉRUBIN.

Madame, je suis si tremblant.

SUZANNE.

Gnian, gnian, gnian, gnian, approchez, modeste auteur, puisqu'on vous l'ordonne. Madame je vais l'accompagner.

LE MARIAGE

LA COMTESSE, à Suzanne.

Prends ma guitarrre.

SUZANNE ET CHÉRUBIN.

Pendant la romance la comtesse fait une scène muette en la lisant & jettant de tems en tems les yeux sur Chérubin, qui tantôt la regarde, tantôt chante les yeux baissés; Suzanne les regarde tous deux & chante en riant de tems en tems.

ROMANCE : Sur l'air de Marlborough.

Auprès d'une fontaine,

Que mon cœur, que mon cœur a de peine,

Penfant à ma marraine,

Sentis mes pleurs couler.

Sentis mes pleurs couler. *bis.*

Je gravai sur un chêne,

Que mon cœur, que mon cœur a de peine,

Sa lettre dans la mienne,

Le roi vient à passer.

Le roi vient à passer,

Ses barons, son clergé,

Beau page, dit la reine,

Que mon cœur, que mon cœur a de peine.

Beau page, dit la reine,

Qu'avez-vous à pleurer?

Qu'avez-vous à pleurer *bis.*

J'avois une marraine,

Que mon cœur, que mon cœur a de peine,

J'avois une marraine

Que toujours j'adorai.

LA COMTESSE, *ployant la chanson.*

C'est assez ; elle est bien faite ; il y a du sentiment.

SUZANNE, *en persifflant.*

Ah ! pour du sentiment, c'est un jeune homme...
(*Chérubin tire Suzanne par sa robe pour l'empêcher de parler. Suzanne, bas à Chérubin.*) Ah ! je dirai tout, vaurien. (*Haut.*) Ah ça, monlieur l'officier, pour égayer la journée, il s'agit de voir si une de mes robes vous ira bien.

LA COMTESSE.

Y pense-tu, Suzanne ?

SUZANNE, *s'approche de Chérubin, & se mesure avec lui.*

Il est de ma taille : commençons par ôter le manteau. (*Elle l'ôte.*)

LA COMTESSE.

Mais si on nous surprenoit ?

SUZANNE.

Eh bien ! est-ce que nous faisons du mal, donc ?...
Ah ! mais, je vais fermer la porte... (*Elle ferme la porte.*) C'est la coëffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Dans mon cabinet, sur ma toilette, prends ma baigneuse à moi. (*Suzanne sort pour aller chercher le bonnet ; elle revient ; s'assied sur le tabouret & fait mettre Chérubin à genoux ; elle le coëffe en femme.*)

SUZANNE.

Mais, voyez donc, comme il est joli en fille : je suis jalouse, moi. Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça ?

LA COMTESSE.

Dégage un peu son collet, qu'il ait l'air un peu plus

féminin. (*Suzanne lui dégage son collet pour lui découvrir le cou.*) relevons un peu les manches afin que les amadis prennent mieux. . . (*En relevant les manches de la veste, elle aperçoit son ruban roulé autour du poignet de Chérubin.*) Qu'est-ce que je vois donc là ? Mon ruban ?

S U Z A N N E.

Ah ! je suis bien-aïse que madame s'en aperçoive : aussi bien je lui avois dit que je vous le dirois : je lui aurois bien repris, si monseigneur n'étoit pas venu : car je suis presque aussi forte que lui.

L A C O M T E S S E, déroulant le ruban.

Il y a du sang !

C H É R U B I N.

Ce matin comptant partir, j'arrangeois la gourmette de mon cheval, il a donné de la tête, & la boffette m'a effleuré le bras.

L A C O M T E S S E.

On n'a jamais vu mettre un ruban autour de son bras dans une pareille occasion.

S U Z A N N E.

Et sur-tout un ruban volé. . . Voyons donc un peu ce que la gourmette, la courbette, la corvette. . . . Je n'entends rien à tous ces termes-là. (*Elle lui regarde le bras.*) Comme il a le bras blanc : c'est comme une femme : tenez, madame, il est plus blanc que le mien.

L A C O M T E S S E.

Occupez-vous plutôt à m'avoir du taffetas gommé ! (*Suzanne sort en poussant Chérubin par les épaules, & en le faisant tomber sur les mains : Chérubin, & la comtesse restent long-tems à se regarder l'un après l'autre sans se rien dire. La Comtesse, rompant enfin le silence.*) Enfin, voilà où vous ont mis vos étourde-

ries. Ne reparaissez pas de la journée aux yeux de monsieur le Comte. Nous lui dirons que le tems d'expédier votre brevet...

CHÉRUBIN.

Cela est déjà fait, madame : le voilà ; Bazile me l'a remis. (*Il tire son brevet de sa poche, & le lui donne.*)

LA COMTESSE.

Déjà. On a craint d'y perdre un moment. (*Elle l'ouvre.*) Ils se sont tant pressés qu'ils ont oublié d'y faire mettre le cachet.

SUZANNE, *rentrant avec du taffetas gommé.*

Le cachet ! à quoi ?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déjà...

LA COMTESSE.

C'est ce que je disois.

SUZANNE.

Et la ligature ?

LA COMTESSE.

En allant chercher des hardes, prends le ruban d'un de tes bonnets.



SCÈNE V.

LA COMTESSE, CHÉRUBIN.

LA COMTESSE.

COMME ce ruban étoit celui dont la couleur m'agréoit le plus, je vous avoue que j'étois fort en colère que vous l'eussiez pris.

LE MARIAGE

CHÉRUBIN.

Celui-là m'eut guéri bien plutôt.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu ?

CHÉRUBIN.

Quand un ruban a ferré la tête, touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE.

Étrangère, il a la vertu de guérir les blessures ; j'ignorois cette propriété là. J'en veux faire l'essai, & à la première blessure.....d'une de mes femmes...

CHÉRUBIN.

Et moi, je pars.

LA COMTESSE.

Non, pour toujours. (*Chérubin pleure.*) Allons : le voilà qui pleure à présent ; c'est ce Figaro avec son pronostic.

CHÉRUBIN.

Je voudrois toucher au terme qu'il m'a prédit. (*On entend frapper à la porte.*)

LA COMTESSE.

Qui frappe ainsi chez moi ?

LE COMTE, *en dehors.*

Ouvrez ?

LA COMTESSE.

Ciel ! c'est mon époux. Où vous cacher ?

LE COMTE, *en dehors.*

Mais, madame, ouvrez-donc ?

LA COMTESSE.

C'est que je suis seule.

DE FIGARO.

43

LE COMTE, *en dehors.*

Mais vous parlez avec quelqu'un,

LA COMTESSE.

Mais avec vous apparemment. (*A Chérubin*) Cachez-vous vite dans ce cabinet.

CHÉRUBIN.

Après l'aventure de ce matin il me tueroit s'il me trouvoit ici. (*Il court dans le cabinet à droite qui sert de chambre à Suzanne; la comtesse l'enferme, prend la clef & va ouvrir au comte.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer, madame.

LA COMTESSE.

Je chiffonnois avec Suzanne : elle est passée... (*Montrant la chambre des femmes.*)

LE COMTE.

Vous paroissez bien émue, madame ?

LA COMTESSE.

Non, monsieur, point du tout, je vous assure. Nous parlions de vous : elle est passée comme je vous le disois.

LE COMTE.

Je suis ramené par l'inquiétude : il faut avouer, madame, que vous, ou moi, sommes entourés de gens bien méchans ! en montant à cheval l'on m'a remis un billet par lequel on m'apprend qu'un particulier, que je crois bien loin, doit vous entretenir ce soir.

LE MARIAGE

LA COMTESSE.

Quelque soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici : car mon dessein est de ne pas quitter la chambre de la journée. (*On entend quelque chose tomber dans le cabinet où est Chérubin.*)

LE COMTE.

Madame, on vient de laisser tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien entendu, monsieur.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée... mais il y a quelqu'un dans ce cabinet ?

LA COMTESSE.

Qui voulez-vous, monsieur, qu'il y ait ?

LE COMTE.

Madame, c'est moi qui vous le demande ? j'arrive.

LA COMTESSE.

C'est Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE, *montrant l'appartement des femmes.*

Mais, madame, vous m'aviez dit qu'elle étoit passée là-dedans.

LA COMTESSE.

Là, ou là ; je ne fais.

LE COMTE.

Eh ! bien, madame, il faut que je la voye : sortez, Suzanne.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, elle est à moitié nue : elle essaye des habits que je lui donne pour ses noces. (*Pendant ce tems-là Suzanne qui étoit dans la chambre des femmes pour prendre un ruban, appercevant le comte, écoute un moment.*)

DE FIGARO.

LE COMTE.

Vêtue, ou non, je la verrai.

LA COMTESSE.

Par-tout ailleurs je ne peux l'empêcher : mais chez moi.....

LE COMTE.

Madame, vous direz tout ce que vous voudrez ; mais je veux la voir.

LA COMTESSE.

Je crois en effet, monsieur, que vous aimez beaucoup à la voir : mais.....

LE COMTE.

Eh bien, madame ! si elle ne peut pas sortir, au moins peut-elle parler. (*Se tournant du côté du cabinet.*) Suzanne, êtes-vous dans ce cabinet ? répondez, je vous l'ordonne.

LA COMTESSE.

Ne répondez pas, Suzanne, je vous le défends ; mais, monsieur, on n'a jamais vu une pareille tyrannie. En vérité, voilà bien les soupçons les plus mal fondés..... (*Suzanne s'enfuit, & se cache derrière le lit de la comtesse sans être vue ni du comte, ni de la comtesse.*)

LE COMTE.

Ils en font plus aisés à détruire. Vous demander la clef, ce seroit, je le vois, chose inutile ; mais il y a moyen de jeter en dedans cette légère porte. Holà ! quelqu'un ?

LA COMTESSE.

Mais, monsieur le Comte, sur un pareil soupçon, vous allez vous rendre la fable du château.

LE COMTE.

Vous avez raison, & j'y suffirai bien moi-même... je vais chercher un instrument.

LE MARIAGE

LA COMTESSE.

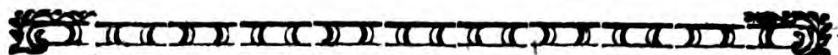
Encor si c'étoit l'amour qui vous inspirât cette jalousie, je vous le pardonnerois en faveur du motif ; mais à la seule vanité.

LE COMTE.

Amour, ou vanité, madame, je saurai qui est dans ce cabinet.... mais afin que tout reste dans le même état, & que vous soyez pleinement justifiée, permettez que je ferme la porte de l'appartement qui conduit chez vos femmes ? vous, madame, vous aurez la bonté de me suivre sans murmure, & sans bruit.... (*Il lui donne la main & l'emmène.*) Quand à la Suzanne du cabinet elle aura la bonté de m'attendre & le moins qui puisse lui arriver.....

LA COMTESSE, *sortant avec le comte.*

Mais, monsieur, en vérité.....



SCENE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE, *sortant de derrière le lit de la comtesse, court au cabinet.*

CHÉRUBIN ? ouvrez-vite, c'est Suzanne. (*Chérubin ouvre & sort du cabinet.*) Sauvez-vous : vous n'avez pas un moment à perdre.

CHÉRUBIN.

Où me sauver ?

SUZANNE.

Je n'en fais rien : mais sauvez-vous toujours.

CHÉRUBIN, *courant à la fenêtre, & revenant.*
Cette fenêtre n'est pas bien haute.

SUZANNE, *effrayée le retenant.*

Il va se tuer.

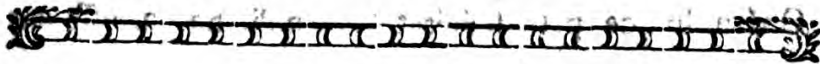
CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN.

Suzon, plutôt que d'exposer madame la Comtesse, je sauterois dans un abyme. (*il embrasse Suzon, court à la fenêtre, & saute dans le potager.*)

SUZANNE.

Ah! (*elle tombe évanouie dans un fauteuil: ensuite reprenant ses sens peu-à-peu, elle se lève, & voyant Chérubin courir dans le potager, elle revient respirant à peine sur le bord de la scène.*) Il est déjà bien loin le petit garnement est aussi lesté que joli . . . si celui-là manque de femmes... (*Elle court au cabinet.*) A présent, monsieur le Comte, frappez tant qu'il vous plaira, brisez les portes, au diantre qui vous répondra.) *elle entre dans le cabinet, & ferme la porte sur elle.*



SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *mettant, sur un fauteuil, une hache qu'il avoit apportée pour enfoncer la porte.*

MADAME, *réfléchissez-y bien avant de m'exposer à briser cette porte.*

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, de grâce.

LE COMTE, *se met en devoir d'enfoncer la porte.*

Je n'entends rien.

LA COMTESSE, *se jettant à ses genoux.*

Eh bien! j'ouvrirai, je vous donnerai la clef.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanné qui est dans ce cabinet ?

LE MARIAGE

LA COMTESSE.

Du moins ce n'est personne qui puisse vous donner de l'ombrage.

LE COMTE.

C'est un homme, je le tuerai indigne épouse ! vous vouliez garder la chambre, vous la garderez longtemps, je vous assure. Voilà donc les billets expliqués & mes soupçons éclaircis !

LA COMTESSE.

Daignez m'écouter un moment.

LE COMTE.

Qui donc est dans ce cabinet ?

LA COMTESSE.

Votre page.

LE COMTE.

Chérubin, ce petit scélérat ? . . . qu'il ne paroisse pas à mes yeux. Je ne m'étonne plus si vous étiez si émue tantôt.

LA COMTESSE

Nous disposions une plaisanterie bien innocente, en vérité.

LE COMTE, lui arrache la clef, & va au cabinet : la comtesse se jette à ses pieds.

LA COMTESSE.

De grâce, monsieur, épargnez cet enfant, & que le désordre où vous l'allez trouver . . .

LE COMTE.

Comment, madame, que voulez-vous dire, quel désordre ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, prêt à changer d'habit, tout dé-colté, les bras nus

LE COMTE, court au cabinet, & la comtesse se laisse aller dans un fauteuil en détournant la tête. Sortez donc, petit malheureux.



SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE,
SUZANNE.

LE COMTE, *voyant sortir Suzanne du cabinet.*

Eh!.... c'est Suzanne. (*A part*) Ah! quelle école!

SUZANNE.

Je le tuerai, je le tuerai... Eh bien! tuez-donc ce méchant page?

LE COMTE, *à la comtesse, qui, appercevant Suzanne, reste dans la plus grande surprise.*

Et vous aussi, madame, vous jouez l'étonnement!

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Mais, peut-être n'est-elle pas seule dans ce cabinet: voyons. (*Il entre dans le cabinet.*)

SUZANNE, *courant à la comtesse.*

Madame, il est bien loin, il est sauté par cette fenêtre, aussi léger que les vents.

LA COMTESSE.

Suzanne! je suis morte.

LE COMTE, (*à part*) *venant du cabinet.*

Il n'y a personne, & pour le coup j'ai tort. (*A la comtesse.*) madame, vous jouez fort bien la comédie!

SUZANNE.

Et moi donc, monsieur?

LE COMTE.

Et vous aussi, mademoiselle.....

LE MARIAGE

LA COMTESSE.

N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que Chérubin ? en général vous aimez assez à la rencontrer.

SUZANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laisser briser les portes ; appeller les gens.....

LE COMTE.

Oui, tu as raison ; c'est à moi de m'humilier. En vérité, je suis d'une confusion ! mais pourquoi ne répondois-tu pas, cruelle fille, lorsque je t'appellois ?

SUZANNE.

Je m'habillois de mon mieux à grand renfort d'épingles, & madame, qui me le défendoit, avoit bien ses raisons.

LE COMTE.

Au lieu de chercher à aggraver mes torts, aide-moi plutôt à obtenir mon pardon.

LA COMTESSE.

Suis-je donc unie à vous pour être éternellement dévouée à la jalousie & à l'abandon que vous seul savez concilier ! je vais me retirer aux Urfelines, &.....

LE COMTE.

Mais, Rosine.

LA COMTESSE.

Je ne le suis plus cette Rosine que vous avez tant aimée : je suis la pauvre comtesse Almaviva, épouse délaissée du plus jaloux époux.

LE COMTE.

Mais en vérité, cet homme, cette lettre m'avoient tourné le sang.

LA COMTESSE.

Je n'y avois pas consenti.

LE COMTE.

Quoi ! madame , vous saviez ?

LA COMTESSE.

Et c'est cet étourdi de Figaro , qui , sans ma participation

LE COMTE.

Il en étoit & Bazile qui m'a dit la tenir d'un payfan. Perfide chanteur ! c'est toi qui payeras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous n'accordez pas aux autres si je l'accordois ce ne seroit qu'à condition que l'amnistie seroit générale.

LE COMTE.

Eh bien ! madame , à la bonne heure , j'y consens . . . mais je suis encore à concevoir comment votre sexe fait prendre si vite & si juste , l'air & le ton des circonstances : vous étiez si troublée. Eh bien ! tenez , madame , en vérité vous l'êtes encore

LA COMTESSE.

Les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une âme honnête , injustement soupçonnée , de la confusion du crime.

LE COMTE.

Nous autres hommes nous croyons valoir quelque chose en politique , nous ne sommes que des enfans : c'est vous , c'est vous , madame , que le Roi devoit nommer ambassadeur à Londres oubliez madame , oubliez cette aventure ; elle est si humiliante pour moi.

LA COMTESSE.

Elle l'est pour nous deux , monsieur.

LE COMTE.

Daignez donc répéter que vous me pardonnez.

LE MARIAGE

LA COMTESSE.

Est-ce que je lui ai dit Suzon ?

SUZON.

Je ne m'en ressouviens pas.

LE COMTE.

Eh bien ! que ce mot vous échappe ?

LA COMTESSE.

Le méritez-vous ingrat !

LE COMTE.

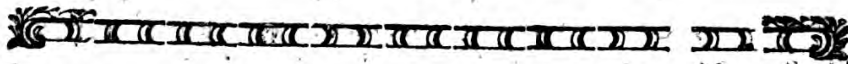
Oui, madame, en vérité, par mon repentir.

LA COMTESSE, *lui donnant la main.*

Que je suis foible ! quel exemple je te donne, Suzanne ! on ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonnière sur parole, & vous verrez, si nous sommes gens d'honneur.



SCÈNE X.

LE COMTE, LA COMTESSE,
SUZANNE, FIGARO.

FIGARO. !

On m'a dit que madame étoit incommodée.

LE COMTE.

Ah ! quelle attention.

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Ah ça, monseigneur, pour quelle heure ordonnez-vous la fête ?

LE COMTE.

Et qui surveillera la comtesse au château ?

DE FIGARO.

33

FIGARO.

Elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Mais l'homme du billet qui doit venir.

FIGARO.

Quel homme, & quel billet ?

SUZANNE.

Tu épulse-ennvain ton imagination. Il n'est plus tems de dissimuler.

FIGARO.

Il n'est plus tems de dissimuler ?

SUZANNE.

Non : Nous avons tout dit.

FIGARO.

Vous avez tout dit ! dit quoi ? ah ça on me traite ici comme un Bazile.

LA COMTESSE.

Figaro, le badinage est consommé.

FIGARO.

Le badinage est consommé ?

LE COMTE.

Eh , oui , oui , oui consommé. Eh bien qu'en dis-tu ?

FIGARO.

Je dis je dis que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage.

LE COMTE.

Quand on ne me l'auroit pas dit , ta phisionomie me dit assez que tu ments.

FIGARO.

S'il est ainsi , ce n'est pas moi qui ments , c'est ma phisionomie.

LE COMTE.

Eh bien ! l'avoueras-tu enfin ?

FIGARO.

Puisque madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez, il faut bien que je le veuille aussi : mais en vérité, monseigneur, à votre place je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence, à la fin cela m'irrite.

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger, c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

As-tu vû Chérubin ?

FIGARO.

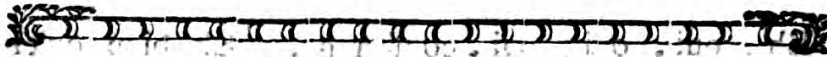
Encore tout froissé.

SUZANNE, *haut.*

Oh ! péçayere.

LE COMTE.

Allons, comtesse, sortons.



SCENE XI.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE,
FIGARO ET ANTONIO.

ANTONIO, *portant sous le bras un pot de gérofflée dont les fleurs sont écrasées.*

ÇA, monseigneur, faites donc griller les fenêtres qui donnent sur mes couches, on y jette toutes sortes de choses : encore tout-à-l'heure il vient d'y tomber un homme.

LE COMTE.

Un homme & quel est-il ?

ANTONIO.

C'est tout ce que je dis : Il faut me le trouver d'abord.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Allerte, Figaro, allerte.

ANTONIO.

Je suis votre domestique : c'est moi qui suis chargé du soin de votre jardin ; il y tombe un homme, & vous sentez bien que ma réputation en est effleurée. Voyez comme mes géoiflées sont arrangées.

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous vous trompez : c'est un petit reste d'hier au soir. Comme on fait des jugemens ténébreux.

FIGARO.

Tu boiras-donc toujours ?

ANTONIO.

Si je ne buvois pas je deviendrais enrageais.

LE COMTE, *à Antonio.*

Me répondras-tu, ou je te chasse ?

ANTONIO, *mettant le doigt sur son front.*

Est-ce que je m'en irai donc ? Si vous n'avez pas assez de ça (*montrant sa tête*) pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE.

Mais le reconnoît-tu cet homme ?

ANTONIO.

Oui : si je l'avois vû pourtant.

LE MARIAGE

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vû.

FIGARO, *à part.*

Bon.

LE COMTE.

Eh bien ! après ?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après ; mais je me suis baillé contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuais ni pieds ni pattes de ce doigt-là.

FIGARO

Eh bien ! combien te faut-il pleurard avec tes gérotflées ? Monseigneur, il ne faut pas chercher plus loin : c'est moi qui suis fauté.

LE COMTE.

Comment ! c'est vous ?

FIGARO.

Oui, monseigneur ; j'étois dans l'appartement des femmes, en veste blanche ; il fait un chaud !... J'attendois ma Suzanne, lorsque je vous ai entendu. La peur ma prise au sujet du billet de tantôt, & je suis fauté sur ses couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il porte la main à son pied droit, comme s'il souffroit.*)

ANTONIO.

Combien te faut-il pleurard ?... Vous êtes donc bien grandi depuis ce tems-là ; car vous étiez bien plus moindre, & plus fluet.

FIGARO.

Ah ! c'est que quand on tombe, on se pelotonne.

ANTONIO.

M'est avis que ce seroit plutôt ce gringalet de Page.

LE COMTE.

Chérubin ?

FIGARO.

Oui : revenu tous exprès de Séville, où il est peut-être avec son cheval.

ANTONIO.

Non, non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça : je n'ai pas vu sauter le cheval, moi.

FIGARO.

L'imbécile !

ANTONIO.

Pis-que c'est vous qui êtes fauté, il est juste que je vous donne un brinborion de papier qui est tombé de votre poche.

LE COMTE, *prenant le papier.*

Un papier ! donne ? (*A Figaro.*) Puisque ce papier vous appartient, nous ferez-vous la grace de nous dire ce que c'est ? La peur ne vous l'auroit pas fait oublier peut-être ?

FIGARO.

Non, certainement ; mais j'en ai tant ! Il faut répondre à tout. (*Il fouille dans toutes ses poches, & tire plusieurs papiers.*) Ceci est la lettre de Marceline en quatre pages : elle est belle. . . . Ceci est l'état des meubles du petit château. . . . Ne seroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison ? Ah ! la voilà. (*Il déploye plusieurs papiers.*)

LE COMTE.

Eh bien ! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas ?

ANTONIO, *s'approche vers Figaro, & lui dit à l'oreille fort haut.*

Monseigneur dit, si vous ne devinez pas ?

FIGARO, *le repoussant pour l'éloigner.*

Si donc le vilain qui me parle dans le nez. Ah

Le Comte, ouvre le papier pour voir ce que c'est, & la Comtesse s'aperçoit en le regardant, sans que le Comte la voye, que c'est le brevet de Chérubin.)

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

C'est le brevet.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

C'est le brevet du petit Page.....

FIGARO, *feignant de se rappeler.*

Ah! le pauvre petit! que je suis fâché: mais qu'est-ce qu'il va faire? C'est le brevet de ce pauvre Chérubin que je lui avois donné, qu'il m'a remis, & que j'ai oublié de lui rendre. Allons, vite, il faut partir.

LE COMTE.

Mais pourquoi vous l'avoit-il remis?

FIGARO.

C'est qu'il y manquoit quelque chose.

LE COMTE.

Et qu'est-ce qui y manque?

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Le cachet manque.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Le cachet manque.

FIGARO.

C'est qu'à la vérité il y manque quelque chose.

LE COMTE.

Mais quoi, encore?

FIGARO.

Peut-être n'est-ce pas nécessaire: mais il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

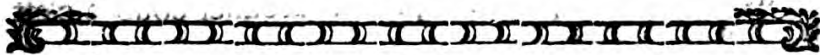
L'usage, l'usage! de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes.

LE COMTE, *avec depot.*

Allons : il sera écrit que je ne saurai rien....
(*A part.*) C'est Figaro qui les mène, & je ne m'en vengerois pas... (*Il va pour sortir avec la Comtesse.*



SCÈNE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE, FIGARO,
SUZANNE, ANTONIO, BAZILE, LE
DOCTEUR, MARCELINE, GRIPPE-
SOLEIL, *troupe de paysans, & de paysannes.*

FIGARO.

MONSIEUR, vous sortez sans ordonner mon mariage ?

MARCELINE.

Suspendez-le, Monseigneur, ou plutôt ne l'ordonnez jamais.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! voilà ma vengeance arrivée enfin. Eh bien ! Marceline ; de quoi s'agit-il ?

MARCELINE.

Je viens vous demander justice.

LE COMTE

Je vous la rendrai : on suspendra tout jusqu'aux annonces de vos titres qui se feront dans la grande salle d'audience.

BAZILE.

En ce cas, Monseigneur, permettez aussi que je fasse valoir mes droits sur Marceline.

LE MARIAGE

FIGARO.

Autre fou de la même espèce.

LE COMTE.

Vos droits, vos droits : il vous sied bien de parler ;
maître fot.

ANTONIO.

Il ne l'a ma foi pas manqué du premier coup : c'est
son nom.

LE COMTE.

Honnête Bazile, agent fidèle & sûr, allez, allez
vous-en, au bourg, chercher les gens du siège ?

BAZILE.

Pour son affaire ?

LE COMTE.

Oui vous m'amenez l'homme du billet de
tantôt.

BAZILE.

Est-ce que je le connais ?

LE COMTE.

Vous résistez.

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour faire les com-
missions : homme à talent, organisateur du village, mon
emploi est d'enseigner le clavecin à madame, à chan-
ter à ses femmes, de la mandoline aux Pages, &
surtout d'amuser la compagnie de Monseigneur, quand
il lui plaît de l'ordonner.

LE COMTE.

Ah ! ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL.

J'irai mon bon seigneur, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Qui es-tu ?

DE FIGARO.

83

GRIFFE-SOLEIL.

Je suis Grippe - Soleil, mon bon seigneur, le petit paturiau des chèvres : c'est fête aujourd'hui au village, & j'ai été mandé pour le feu d'artifice ; & comme je fais où qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays

LE COMTE.

Ton zèle me plaît : vas-y. (*A Bazile*) & vous amusez, Monsieur, pendant le chemin en chantant & en pinçant votre guitarre ; il est de ma compagnie.

GRIFFE-SOLEIL, *faisant des gambades.*

Ah ! ah ! je suis de la compagnie de Monseigneur.

BAZILE.

Moi ! amuser Grippe-Soleil !

LE COMTE.

Allez, ou je vous chasse.

BAZILE.

Allons : je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis. . . .

FIGARO.

Qu'une cruche.

(*Le Comte sort.*)

BAZILE, *va prendre tristement sa guitarre, & dit, en passant, à Figaro.*

Si j'ai un conseil à te donner, ne conclus-rien avant mon retour.

FIGARO.

Va, va, ne crains-rien, quand tu ne reviendrais jamais. Tu ne m'as pas l'air en train de chanter aujourd'hui. Mon ami, veux-tu que je commence en la mi la : c'est pour ma fiancée. (*Il chante.*)



J'ai - me la richef-fe la sa - - gef - - - se



de ma Su -- zon plon plon plon plon



plon plon plon plon plon plon.

(Figaro chantant marche à reculons ; Bazile le suit en l'accompagnant de sa guitarre ; Grippe-Soleil le suit en faisant des gambades, & tout le monde sort, excepté Suzanne & la Comtesse.)



SCENE XIII.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

JE viens de faire là une sotte figure, n'est-ce pas, Suzanne ?

SUZANNE.

Au contraire, Madame ; c'est-là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne de la facilité à une femme comme il faut, pour mentir sans qu'il y paroisse.

LA COMTESSE.

Après ce qui vient de se passer tu t'imagines-bien que je n'ai pas envie d'envoyer Chérubin à ta place au rendez-vous.

SUZANNE.

Je n'ai pourtant pas envie d'y aller non plus.

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Il me vient une idée : si j'allois à ta place ?

SUZANNE.

Mais, Madame ne songe pas que monsieur le Comte, allarmé par le billet de ce matin, pourroit imaginer en vous trouvant.....

LA COMTESSE.

Va, va, j'ai tout prévu : le bonheur d'un premier hazard m'engage à en tenter un second; sur-tout, n'en parle à personne.

SUZANNE.

Ah! & Figaro?

LA COMTESSE.

Non : il voudroit y mettre du sien. Allons : va me chercher ma canne, & mon masque; je veux aller faire un tour sur la terrasse pour y rêver.



SCENE XIV.

LA COMTESSE, seule.

IL est bien effronté mon petit projet ! (*Appercevant sur un fauteuil son ruban qu'elle avoit repris à Chérubin.*) Ah! mon cher ruban, va, tu ne me quitteras plus. Tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant. . . . Ah! monsieur le Comte, qu'avez-vous fait ? (*Elle met le ruban dans son sein.*)





SCENE XV.

LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *apportant à la Comtesse sa canne, & son masque.*

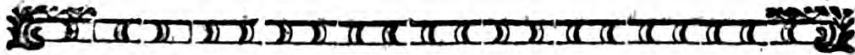
IL est charmant, Madame, votre projet ! Je viens d'y réfléchir : il rapproche tout, il concilie tout, & quelque chose qui puisse arriver, mon mariage est assuré. (*Suzanne sort avec la Comtesse en lui baisant la main.*)

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

La scène représente une salle d'audience. Le fauteuil du comte est au milieu sur une estrade : des fauteuils à côté sont pour les conseillers : deux bancs sur les côtés pour les avocats : Au bas de l'estrade du comte est la table & le tabouret du greffier.



SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PÉDRILLE, *en bottes fortes & un fouet à la main.*

LE COMTE, *donnant à Pédrille le brevet.*

PÉDRILLE, *vole tout d'une haleine à Séville.*

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues; mais elles sont bonnes.

LE COMTE.

Informe - toi si le Page est arrivé.

PÉDRILLE.

A l'hôtel, Monseigneur ?

LE COMTE.

Oui : & remets-lui ce paquet.

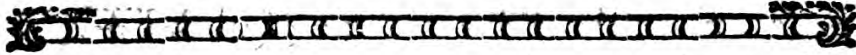
PÉDRILLE.

Et s'il n'est pas arrivé ?

LE COMTE.

Reviens plus vite m'en instruire.

PÉDRILLE.

Je pars. (*Il sort.*)

SCENE II.

LE COMTE, *seul.*

J'AI fait une gaucherie d'éloigner Bazile : il m'eut été utile... Je ne conçois rien encore à l'aventure de tantôt : la Comtesse effrayée à mon arrivée, la camariste enfermée, un homme qui saute par la fenêtre, Figaro qui prétend que c'est lui.... Ma foi le fil m'en échappe... que mes gens se permettent entre eux quelques privautés, qu'importe à gens de cette étoffe : mais la Comtesse.... Ah! elle se respecte, & mon honneur.... Où diable l'a-t-on été placer!... Figaro ne vient pas : tâchons de démêler adroitement la vérité dans la conversation que je vais avoir avec lui.



SCENE III.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE, *se croyant seul.*

TÂCHONS aussi de découvrir s'il fait mes desseins sur Suzanne, & si elle a jasé, je lui fais épouser la vieille... Mais que ferons-nous de la jeune?

FIGARO, *à part*

Ma femme, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Qui est là? (*Voyant Figaro.*) que faites vous là, Monsieur?

FIGARO.

Monseigneur, je venois me rendre à vos ordres.

LE COMTE.

Qu'est-ce vous disiez-là ?

FIGARO.

Rien, Monseigneur.

LE COMTE.

Mais pourquoi ces paroles « ma femme, s'il vous plaît ? »

FIGARO.

Oh, rien ! c'est la fin d'une réponse que je faisois. « Allez le dire à ma femme, s'il vous plaît ».

LE COMTE.

Vous vous êtes bien fait attendre.

FIGARO.

C'est que je m'étois sali en tombant sur ces couches, & je me changeois.

LE COMTE.

Les domestiques ici font plus longs à s'habiller que les maîtres.

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont pas de valets pour les y aider.

LE COMTE.

Vous fûtes bien hardi tantôt de sauter par cette fenêtre.

FIGARO.

Ne sembleroit-il pas, à vous entendre, que je me suis engouffré tout vif.

LE COMTE.

N'essayez pas de me donner le change, en feignant de le prendre vous même, insidieux valet ! vous entendez bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète : mais le motif.

LE MARIAGE

FIGARO.

J'étois dans l'appartement des femmes lorsque vous êtes entré. Sur un soupçon, vous faisiez un vacarme horrible, renversant tout comme le torrent de la Morena. Il vous falloit un homme, il vous le falloit, sans quoi vous alliez briser les cloisons, enfoncer les portes : la peur m'a prise à l'occasion du billet de tantôt : que fais-je, moi, ce qui me seroit arrivé, si vous m'eussiez rencontré dans votre emportement ?

LE COMTE.

Eh bien! vous pouviez descendre par l'escalier.

FIGARO.

Oui : & vous me prendre au corridor.

LE COMTE, *avec humeur.*

Au corridor. (*A part.*) Mais je m'écarte.

FIGARO, *à part.*

Il veut me fonder ; voyons le venir, & jouons serré.

LE COMTE.

Figaro, je devois t'emmener à Londres.

FIGARO.

Monseigneur a changé d'idée ?

LE COMTE.

Plusieurs raisons m'y ont déterminé : premièrement tu ne fais pas l'Anglois.

FIGARO.

Je fais *god dem.*

LE COMTE.

Qu'est-ce que tu dis ?

FIGARO.

Je fais *god dem* : c'est une belle langue que l'Anglois ; il en faut peu pour aller loin. Avec *god dem*, en Angleterre, on a tout ce que l'on veut. . . Voulez-

vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, faites seulement ceci, (*il fait le signe de quelqu'un qui tourne la broche*) & dites *god dem*, on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. Voulez-vous goûter d'une bonne bouteille de Bourgogne, ou de claret? (*Il fait le geste de quelqu'un qui débouche une bouteille.*) Dites *god dem*, on vous sert un pot de bière en bel état, la mouffe au bord; c'est charmant. Voyez-vous, à la promenade, une de ces belles qui vont les yeux baissés, trottant menu, les coudes en arrière & tortillant des hanches? Mettez mignardement les doigts réunis sur la bouche, & dites : *god dem*, elle vous flanque un grand soufflet de crocheteur, preuve qu'elle entend. . . . On fait bien que les Anglois mettent encore dans le discours quelques mots par-ci, par-là; mais il n'est pas difficile de voir que *god dem* est le fond de la langue.

LE COMTE, *à part.*

Bon : il a envie de venir à Londres. Suzanne n'a pas jafé.

FIGARO, *à part.*

Actuellement travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE, *appelle Figaro du doigt, Figaro approche, & le Comte lui passe amicalement le bras autour du cou.*

Figaro, dis-moi donc quel motif avoit la Comtesse pour me traiter comme elle a fait tantôt?

FIGARO.

Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Qu'a-t'elle à me reprocher? Je vais au-devant de tout ce qui lui fait plaisir; je la comble de présens.

FIGARO.

Oui, mais vous êtes infidèle : fait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire?

LE MARIAGE

LE COMTE.

Figaro, autrefois tu me disois tout.

FIGARO.

Et maintenant, Monseigneur, je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comtesse te donne-t-elle pour cette belle association ?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur ? Tenez, Monseigneur, n'avilissons pas l'homme qui nous sert bien, de peur d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Mais pourquoi y a-t-il du louche dans tout ce que tu dis & ce que tu fais ?

FIGARO.

C'est qu'on en trouve toujours quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Je t'ai vu vingt-fois courir à la fortune.

FIGARO.

C'en est fait, Monseigneur, j'y ai renoncé.

LE COMTE.

Ah ! par exemple, voilà du nouveau.

FIGARO.

Que voulez-vous, Monseigneur ? la foule est-là, chacun y court, on se coudoye, le grand nombre est écrasé pour y arriver, & sauve qui peut.

LE COMTE.

Tu t'es fait la plus affreuse réputation.

FIGARO.

Si je vauz mieux qu'elle ? y a-t-il beaucoup de seigneurs qui en puisse dire autant ?

LE COMTE.

Ainsi tu n'as pas envie de venir à Londres ?

FIGARO, à part.

A mon tour à présent. (*Haut*) Monseigneur m'a donné la conciergerie du petit château ; c'est un très-joli poste. Il est vrai que je ne serai pas le courrier éternel des nouvelles intéressantes ; mais aussi, tranquille avec ma femme au fond de l'Andalousie. . .

LE COMTE.

Qui t'empêche de l'emmener avec toi à Londres ?

FIGARO.

Je serois obligé de la quitter si souvent. . . J'aurois bientôt du mariage. . . . par dessus la tête.

LE COMTE, à part.

Je crains bien que Suzanne n'ait jafé. (*Haut.*) Avec des talens & de l'esprit, tu pourrois t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien ; médiocre & rampant, l'on arrive à tout.

LE COMTE.

D'ailleurs, tu aurois pu apprendre sous moi la politique.

FIGARO.

Je la fais.

LE COMTE.

Oui, comme l'Anglois, le fond de la langue.

FIGARO.

Oui, s'il y avoit ici de quoi se vanter : mais avoir l'air de savoir ce que l'on ne fait pas ; feindre d'ignorer ce qu'on fait ; paroître entendre ce qu'on ne comprend pas ; ne point ouïr ce que l'on entend ; sur-tout voir au-delà de ses forces ; avoir pour grand secret de cacher qu'il n'y en a aucun ; s'enfermer pour tailler

des plumes, quoiqu'on ne soit, comme on dit, que vide & creux; jouer un personnage bien ou mal; répandre des espions; pensionner des traitres; amolir des cachets; intercepter des lettres; cacher la petitesse des moyens par l'importance de l'objet; voilà toute la politique.

LE COMTE.

Mais c'est l'intrigue que tu définis-là.

FIGARO.

L'intrigue, ou la politique; comme je les crois un peu germaines. . . . Au reste, *j'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, *à part.*

Suzanne a trahi mon secret: je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile, & le paye en sa monnoye: il a voulu jouer au fin avec moi, qu'a-t-il appris?

LE COMTE.

Ainsi, tu crois gagner ton procès?

FIGARO.

Puisque Monseigneur ne se fait pas scrupule de nous souffler toutes les jeunes, pourquoi me feroit-il un crime de refuser une vieille?

LE COMTE.

Au tribunal, le magistrat s'oublie, il ne connoît que l'ordonnance.

FIGARO.

Oui: indulgent aux grands, dur aux petits.

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaifante?

FIGARO.

Et qui fait, Monseigneur? *Tempo & galant homo. . .*

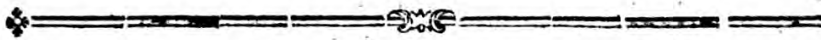
di Italiano; c'est lui qui m'apprendra.... Est-ce là tout ce que Monseigneur me vouloit ?

LE COMTE.

Vois s'il ne manque rien dans cette salle pour l'audience.

FIGARO.

Tout est prêt ; le grand fauteuil pour Monseigneur ; les chaises pour les prud'hommes ; le tabouret pour le greffier ; les deux bancs pour les avocats ; le parquet pour les honnêtes gens, & la canaille derrière.



SCENE IV.

LE COMTE, *seul.*

CE drôle-là fait toujours prendre ses avantages : il vous serre, il vous entortille.... Ah ! fripon & friponne, vous vous entendiez pour me tromper ! Soyez amante, soyez amants, soyez amis, soyez tout ce qu'il vous plaira ; mais parbleu pour époux....



SCENE V.

LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE.

MONSEIGNEUR, Madame a ses vapeurs : je viens vous demander son flacon de sel d'Angleterre : je vais vous le rapporter dans un moment.

LE COMTE, *d'un air très-froid.*

Mademoiselle.

SUZANNE.

Monseigneur est en colère ?

LE COMTE, *lui donnant son flacon.*

Tenez, Mademoiselle, gardez-le pour vous même, vous en aurez bientôt besoin.

SUZANNE.

Monseigneur, est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs? C'est un mal de condition qui ne se gagne que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée qui perd son fiancé, & qui le voit dans les bras d'une autre.

SUZANNE.

Monseigneur, en payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise.

LE COMTE.

Je vous ai promis une dot, moi?

SUZANNE.

J'avois cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui : si vous vouliez m'entendre à votre tour?

SUZANNE.

Est-ce que mon devoir n'est pas d'écouter Monseigneur?

LE COMTE.

Eh! cruelle fille, que ne me le disois-tu donc ce matin?

SUZANNE.

Et le Page qui étoit derrière le fauteuil.

LE COMTE.

Elle a raison : mais pourquoi étois-tu si rebelle lorsque Bazile te parloit pour moi?

SUZANNE.

Monseigneur, quelle nécessité qu'un Bazile. . .

LE COMTE.

Elle a raison, toujours raison... . (*A part.*) Avec un grain de caprice j'en rafolerai. (*Haut.*) Ainsi tu te rendrais ce soir au jardin ?

SUZANNE.

Monseigneur, est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs ?

LE COMTE.

Entendons-nous, Suzanne : point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE.

Mais aussi, point de mariage, point de droit du seigneur.

LE COMTE.

Charmante ! mais où prend-elle tout ce qu'elle dit ? Vas donc, Suzanne ; tu oublies que ta maîtresse t'attend.

SUZANNE, *lui rendant le flacon.*

Eh ! Monseigneur, pouvais-je vous parler sans un prétexte ?

LE COMTE, *à part s'en allant.*

Charmante fille ! si je l'avois eu sans débats elle auroit été mille fois moins piquante.



SCÈNE VI.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

QU'EST-CE donc que tu fais-là, mignonne ?

SUZANNE.

A présent, Figaro, plaide tant que tu voudras, tu viens de gagner ton procès : viens, viens, je vais te conter cela. (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

LE COMTE, *seul, ayant entendu Suzanne.*

PLAIDE tant que tu voudras, tu viens de gagner ton procès. « Ah! je donnois-là dans un beau piège. Ah! mes insolens! mais je saurai m'en venger. Un bon arrêt, là... bien juste. Oui... mais s'il alloit payer... bon payer, avec quoi? & d'ailleurs, n'ai-je pas le fier Antonio dont le noble orgueil doit dédaigner un Figaro, un inconnu pour allié. Dans le vaste champ de l'intrigue il faut tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un fot.

SCENE VIII.

DOM GUSMAN - BRIDE-OISON,
LE DOCTEUR, MARCELINE.

MARCELINE.

MONSIEUR, je viens vous conter mon affaire.

BRIDE-OISON.

Eh bien! j'a-afons en verbalemment.

LE DOCTEUR.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRIDE-OISON.

J'en-entends, vous avez la - a somme?

MARCELINE.

Non, Monsieur; c'est lui qui me la doit.

B R I D E - O I S O N .

J'en-entends bien; vou-ous voulez qu'il vou-ous paye.

M A R C E L I N E .

Non, Monsieur.

B R I D E - O I S O N .

Mais j'en-entends fort bien. Il ne veut pas vou-ous payer ?

M A R C E L I N E .

Eh ! non, Monsieur; c'est lui qui ne veut pas m'épouser.

B R I D E - O I S O N .

Est-est-est-ce que vou-ous croyez que je ne vou-ous en-entends pas donc ?

M A R C E L I N E , *bas au Docteur.*

Où sommes-nous ? (*Haut à Bride-Oison.*) Monsieur, est-ce vous qui nous jugerez ?

B R I D E - O I S O N , *riant.*

Est-est-est-ce que j'ai a-acheté ma-acharge pour autre chose donc ?

M A R C E L I N E .

C'est un grand abus que de vendre les chargés.

B R I D E - O I S O N .

Oui : on-on feroit bien-en mieux de nou-ous les donner pou-our rien, n'est-ce pas ? . . . & con-ontre qui plaidez-vou-ous donc ?



SCÈNE IX.

LE DOCTEUR, MARCELINE,
BRIDE-OISON, FIGARO.

MARCELINE, *voyant entrer Figaro.*

CONTRE ce malhonnête homme là.

BRIDE-OISON.

Mais, j'ai-ai vu ce garçon que-elque part ?

FIGARO.

A Séville, Monsieur, chez Madame votre épouse,
pour la servir.

BRIDE-OISON.

Dan-ans quel tems ?

FIGARO.

Un peu moins d'un an, avant la naissance de Monsieur votre fils cadet, qui est un joli garçon, je m'en vante.

BRIDE-OISON.

Oui ; c'est-est le plus jo-oli de tous..... On dit que tu u fais de-es tiennes ici ?

FIGARO.

Ah ! Monsieur, une misère.

BRIDE-OISON, *riant.*

Ah ! une mi-isère, une pro-omesse de ma-ariage. A-as tu vu le greffier, ce bon ga arçon mon secrétaire ?

FIGARO.

Double-main ?

BRIDE-OISON.

Oui : ah ! c'est qui-'il man-ange à deux rateliers.

FIGARO.

DE FIGARO.

81

FIGARO.

Il mange ! je vous garantis qu'il dévore.

BRIDE-OISON.

Eh bien l'a-as tu vu ?

FIGARO.

Si je l'ai vu ! & pour l'extrait & pour le supplément d'extrait ; que fais-je , moi ?

BRIDE-OISON.

Oui : tu a-as rempli la-a forme.

FIGARO.

Si le fond des procès appartient aux plaideurs , on fait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRIDE-OISON.

Ce ga-arçon-là n'est pa-as si bête que je l'a-avois cru da-abord. . . . Si bien donc , que tu-u cro-oyois gagner ton-on procès ?

FIGARO.

Oui : avec mon bon droit & votre équité , quoique vous foyez de notre justice.

BRIDE-OISON.

Oui : je-e suis de la ju-ustice ; mais si tu-u dois , & que tu-u ne pay-aye pas ? . . .

FIGARO.

Allons , Monsieur voit bien que c'est comme si je ne devois pas.

BRIDE-OISON.

Il a-a raison. (*Figaro se met à rire.*)



 SCENE X.

LE DOCTEUR, MARCELINE,
FIGARO, BRIDE-OISON,
L'HUISSIER-AUDIENCIER,
LE COMTE, TROIS CON-
SEILLERS, DOUBLE-MAIN.

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

*V*OILA Monseigneur, Messieurs. (*Bride-Oison, & les autres s'avancent pour recevoir le Comte.*)

LE COMTE.

En robe, Bride-Oison! c'est une affaire domestique; les habits de ville étoient assez bons.

BRIDE-OISON.

La-a forme, Monseigneur. Te-enez tel qui-i se rit d'un-un juge en ha-habit court, tremble à l'a-aspect d'un pro ocureur en-en robe. La-a forme, Monseigneur, la-a forme.

LE COMTE.

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER AUDIENCIER.

L'audience, Messieurs. (*Une foule de paysans entrent, & se rangent derrière les conseillers.*)



SCÈNE XI.

LE COMTE, BRIDE-OISON,
TROIS CONSEILLERS, DOUBLE-
MAIN, L'HUISSIER-AUDIENCIER,
LE DOCTEUR, MARCELINE,
FIGARO.

*Le Comte s'assied dans le fauteuil sur l'estrade ;
les conseillers & Brid: Oison dans les fauteuils
qui sont en bas de celui du Comte ; Double Main
sur un tabouret devant une petite table ; Figaro au
bout du banc ; les avocats à la gauche du Comte ;
Marceline & le Docteur au bout du banc à droite.*

BRIDE-OISON.

DOU-DOUBLE-MAIN, a-appellez les pla-acets,

L'HUISSIER.

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN, *tenant un placet.*

Noble, très-poble, infiniment noble, Dom Pedro
Georgès Idalgo, Baron de Laufalto, Petros - montes,
Allo-montes. Contre Dom Caldérode, auteur tragi-
que. il s'agit d'une tragédie mornée, que chacun
renie, & rejette sur l'autre.

LE COMTE

Ils ont raison tous deux : ordonnons qu'ils en re-
commenceront une ensemble : mais afin que l'ouvrage
marque dans le grand monde, le noble y mettra son
nom ; le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, Messieurs.

LE MARIAGE

L'HUISSIER.

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN.

Dom Petrocio laboureur. Contre le receveur des tailles. Il s'agit d'un forçement arbitraire.

LE COMTE.

La ferme n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du Roi : Passés.

DOUBLE-MAIN.

Aga, Raab, Juditi, Madelaine, Nicole, Marceline de Verte Allure. Contre... Figaro, nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonime.

BRIDE-OISON.

A-Anonime : que-el est ce pa-atron là ?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN.

Contre Anonime Figaro. Qualités ?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme ?

FIGARO.

Si le ciel l'eut voulu je serois le fils d'un Prince.

DOUBLE-MAIN.

Contre Anonime Figaro, gentilhomme. Le Docteur Bartholo plaidant pour ladite Marceline de Verte Allure, & ledit Figaro pour lui-même, si la cour le permet, contre le vœu de l'usage.

FIGARO.

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus. Les parties savent toujours mieux leur cause que cer-

tains avocats qui suant à froid, crient à tue-tête ; sachant tout, hors le fait ; s'embarassant aussi peu de l'intérêt de leurs clients, que d'ennuyer l'auditoire & d'endormir Messieurs ; aussi boursofflés après cela que s'ils eussent composé *l'oratio pro murena* : moi, j'ai fini en deux mots. (*Se tournant vers le comte & les Conseillers.*) Messieurs.....

DOUBLE-MAIN.

Taisez-vous, taisez-vous : en voilà beaucoup trop. Vous n'êtes pas demandeur, & vous n'avez que la défense. Approchez, Docteur, & lisez la promesse.

LE DOCTEUR, *lisant.*

„ Je reconnois avoir reçu de Nicole Marceline
„ de Verte Allure, la somme de deux mille piaftres
„ fortes, que je promets lui rendre à sa première
„ réquisition dans le château d'Agoas-Frescas, & je l'é-
„ pouserai “. Mes conclusions tendent à l'exécution
de la promesse & au payement du billet..... Mes-
sieurs, jamais cause plus intéressante ne fut soumise
à la décision de la cour, & depuis Alexandre le Grand
qui fit une promesse de mariage à la Reine Talestris...

LE COMTE.

Docteur, avant d'aller plus loin ; convient-on de la validité du billet ?

FIGARO.

Il y a, Messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu le billet ; car il n'y a pas „ que je promets lui rendre dans le château d'Agoas-Frescas & je l'épouserai ; mais *ou* je l'épouserai ” ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Comment y a-t-il sur le billet ?

LE DOCTEUR.

Il y a &

FIGARO.

Il y a *ou*.

LE MARIAGE

BRIDE-OISON.

Dou-ouble main, prenez la-a promesse, & lifez-la vou-ous même.

DOUBLE-MAIN.

Oui : car les parties sont souvent infidèles dans leur lecture. (*Se tournant vers les auditeurs.*) Mais, Messieurs, un peu de silence, donc ?

L'HUISSIER - AUDIENCIER.

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN, lisant pendant que Bride-Oison s'endort.

„ Je reconnois ... Marceline de Verte Allure...
 „ dans le château d'Agos-Frescas, & ... cté... ou...
 „ & ... ou ... ». C'est si mal écrit, & puis il y a un
 pâté.

BRIDE-OISON, s'éveillant.

Un pa-âté : je fai-ais ce que c'est.

LE DOCTEUR.

Eh bien ! Messieurs, à la bonne heure ; point de chicanne : nous voulons bien qu'il y ait *ou*, & nous l'accordons.

FIGARO.

J'en demande acte.

LE DOCTEUR.

Et nous y adhérons : mais je soutiens, que même en ce cas, le coupable ne peut échapper Messieurs, en effet, cette syllable est la copulative, *où*, qui joint les deux membres de la phrase. C'est ainsi que l'on dirait, Messieurs : vous vous ferez saigner dans votre lit, où vous vous tiendrez chaudement ; ou dans lequel vous vous tiendrez chaudement. Vous prendrez deux gros de rhubarbe, où vous mêlerez un gros de tamarin ; ou dans lequel vous mêlerez un gros de tamarin. Ainsi, Messieurs : « Que je lui rendrai dans le château d'Agos-Frescas, ou je l'épouserai ». C'est comme s'il y avoit « Dans lequel je l'épouserai ».

FIGARO.

Cette syllabe est l'alternative, *ou*, qui sépare les deux membres au relatif, & je soutiens que c'est de la phrase. C'est ainsi que l'on dirait, Messieurs : ou la maladie vous tuera, ou la médecine ; ou bien, ce fera le médecin. Autre exemple : ou n'écrivez rien de bon, ou les fots s'élèveront contre vous ; ou bien, les fots s'élèveront contre vous. Ou les méchants vous dénigreront ; ou bien, les méchants vous dénigreront : car, audit cas, *sot* ou *méchant* sont les substantifs qui gouvernent. Ainsi c'est comme s'il y avoit " que je rendrai à ladite Marceline de Verte Al-
" lure, dans le château d'Agoas Frescas ; ou bien,
" j'épouserai la donzelle ". Rien de plus clair. Maître Bartholo croit-il donc que j'aye oublié ma syntaxe ? Il parle latin ; je suis grec, moi ; je l'extermine.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas le sens de la promesse.

FIGARO.

Messieurs, il n'y a qu'à voir la ponctuation : que je lui promets rendre dans le château d'Agoas-Frescas, virgule, ou je l'épouserai.

LE DOCTEUR.

Sans virgule.

FIGARO.

Elle y est.

LE DOCTEUR.

Elle n'y est pas.

FIGARO.

Elle y étoit : on l'aura gratée.

Le Comte se lève, & les juges se réunissent pour recueillir les opinions.

LE DOCTEUR.

Il n'y a que vous ici, qui soyez capable d'une pareille fripponnerie.

F I G A R O.

Maître Bartholo, défendez votre cause; mais cessez d'injurier. Lorsque les tribunaux considérant que souvent les parties perdroient une bonne cause par l'ignorance des moyens, on admit des tiers: mais ils n'ont pas entendu qu'il devinssent des insolents privilégiés: Ce seroit dégrader le plus noble institut.

L E D O C T E U R.

Baste, baste.

M A R C E L I N E, *au Docteur.*

On a corrompu le grand juge, il corrompt les autres, & j'ai perdu mon procès.

L E D O C T E U R.

J'en ai peur.

D O U B L E - M A I N, *entendant Marceline.*

Ah! c'est trop fort; je vous dénonce, & pour l'honneur du siége, je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

L E C O M T E, *s'assessant.*

Non, greffier: je ne prononcerai pas sur mon injure personnelle. Un juge Espagnol n'aura pas à rougir d'un excès pareil, digne, tout au plus, des tribunaux asiatiques: c'est assez des autres abus, j'en vais corriger un; je vais motiver mon arrêt. Tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des loix. Si le défendeur veut garder sa personne, à lui permis.

F I G A R O.

J'ai gagné.

L E C O M T E.

Mais comme le texte dit: " je payerai ladite demoiselle, ou je l'épouserai ". La cour condamne le défendeur à payer à ladite demoiselle la somme de deux mille piastres fortes dans le jour, ou à l'épouser.

F I G A R O.

J'ai perdu.

Le Comte descend de son siége, & les conseillers se lèvent.

DE FIGARO.

ANTONIO.

Superbe arrêt !

FIGARO.

En quoi superbe ?

ANTONIO.

En ce que tu ne feras plus mon neveu.

FIGARO.

D'ailleurs, homme qui épouse n'est pas tenu de débourfer.

LE DOCTEUR.

Nous nous marions séparés de biens.

FIGARO.

Et moi de corps, puisque mariage n'est pas quittance.

LE COMTE, *à part.*

Me voilà vengé : au moins cela soulage. (*A l'huissier.*) Faites sortir l'audience.

L'HUISSIER - AUDIENCIER

Sortez, Messieurs.

L'huissier, les trois conseillers, & tous les paysans sortent.

SCENE XII.

LE COMTE, BRIDE-OISON,
LE DOCTEUR, MARCELINE.

FIGARO, *montrant Bride-Oison.*

C'EST ce gros enflé de conseiller là, qui est cause que j'ai perdu.

BRIDE-OISON.

Moi : est-est-ce que je suis un gro-os enflé, moi ?

FIGARO.

Mais ce n'est pas encore fini ; je ne me marierai pas sans le consentement de mes nobles parens.

LE MARIAGE

LE COMTE.

Eh bien! où sont-ils? il crierait qu'on lui fait injustice.

FIGARO.

Qu'on me donne le tems, je suis bien près de les retrouver; y a quinze ans que je les cherche. Monseigneur, quand même les riches étoffes dont j'étois couvert, les langes à dentelles & les bijoux trouvés sur moi par les bandits qui m'enlevèrent, ne prouveroient pas que j'étois né de parens riches, au moins le caractère gravé sur mon corps prouve combien j'étois un enfant précieux, & cet hiéroglyphe à mon bras droit.....

MARCELINE.

Une espatule à son bras droit? c'est lui Docteur.

LE DOCTEUR.

Eh! qui?

MARCELINE.

C'est Emanuel.

LE DOCTEUR, à Figaro.

Vous fûtes enlevé, dites-vous, par des Bohémiens?

FIGARO.

Tout près d'un château.

LE DOCTEUR.

C'est lui.

FIGARO.

Achevés. . . . Ah! cher Docteur, rendez-moi à mes nobles parens? des monceaux d'or n'arrêteront pas la reconnoissance de mon illustre famille.

LE DOCTEUR, montrant Marceline.

Voilà ta mère.

FIGARO.

Nourrice.

LE DOCTEUR.

Ta propre mère.

MARCELINE.

Et voilà ton père.

Figaro témoigne tous les regrets d'un homme au désespoir.

LE DOCTEUR, *allant s'asseoir sur le banc des avocats.*

Oh ! haïe de moi. (*Il se cache le visage dans ses mains.*)

BRIDE-OISON.

C'est-est clair, i-il ne l'époufera-a pas : & ce château, cette no-obieffe, vou-ous vous ditiez gentihomme : voilà donc comme vous en imposez à la justice ?

FIGARO.

La justice ? Elle alloit me faire faire une belle sottise, elle alloit me faire épouser ma mère, après m'avoir fait vingt-fois, pour ces maudits cent écus, manquer d'affommer monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père.

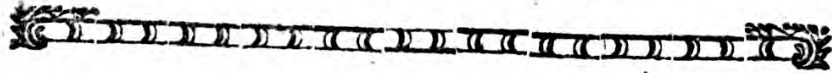
MARCELINE.

Embrasse - moi, mon fils. Vas, lorsque je t'aimois, c'étoit la nature qui agissoit en moi.

FIGARO.

Et moi, l'instinct, ma mère, qui me faisoit trouver de la répugnance à vous épouser.





SCÈNE XIII.

LE COMTE, BRIDE-OISON,
FIGARO, LE DOCTEUR,
MARCELINE, ANTONIO,
SUZANNE.

SUZANNE, *amenée par Antonio.*

MONSEIGNEUR, voilà la dot que Madame m'a
donné pour payer Marceline.

LE COMTE, *à part.*

Au diable ta maîtresse; de quoi se mêle-t-elle?
(*Il sort.*)

ANTONIO, *montrant à Suzanne, Figaro qui
embrassoit Marceline.*

Tiens, tiens : les vois-tu comme ils font d'accords ?

SUZANNE.

Ah ! le perfide.

FIGARO, *à Suzanne.*

Que dis-tu, ma Suzannette ?

SUZANNE.

J'en ai assez vu : ta lâcheté, & ma sottise. (*Elle
s'en va.*)

FIGARO, *la ramenant.*

Avant de t'en aller, envifage-bien cette chère
femme-là.

SUZANNE, *toisant Marceline du haut en bas.*

Eh, bien ! je la vois.

FIGARO.

Et tu la trouve ?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie, morbleu : elle ne vous marchandé pas.

MARCELINE.

Ne crains rien, ma Suzannette : le méchant qui te tourmente est mon fils.

ANTONIO.

Son fils ! C'est donc de tout à l'heure ?

FIGARO.

Que je le fais.

BRIDE-OISON.

C'est-est clair : voilà sa che-ere mère.

MARCELINE, à Suzanne.

Embrassez-moi, ma fille, & oublions que nous ayons jamais été ennemies. (*Elle embrasse Suzanne.*)

BRIDE-OISON, pleurant.

Que-e je suis donc bête ! je suis tou-out attendri.

MARCELINE.

Et toi, Figaro ?

FIGARO.

Quoi ! ma chère mère, vous voudriez voir couler mes yeux comme deux fontaines ? Tout à l'heure je sento mes larmes couler entre mes doigts sans pouvoir les arrêter : mais, va te promener la honte, je veux rire, & pleurer à la fois : je ne sentirai jamais le même plaisir, en même tems, entre ces deux chères femmes-là.

SUZANNE, à Antonio.

Eh bien ! mon oncle, actuellement vous ne refuserez plus ? ..

ANTONIO.

Les parties se baillent-elles les mains ?

LE MARIAGE

LE DOCTEUR, *se levant.*

Que ma main se dessèche plutôt que de la mettre dans celle d'un tel drôle.

A N T O N I O.

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre ?

LE DOCTEUR.

Onh, onh.

A N T O N I O.

En ce cas, je ne donnerai pas ma nièce à celui qui n'est l'enfant de personne.

B R I D E - O I S O N.

Est-est-ce que ça se peut, imbécile ? On-on est tou-oujours l'enfant de quelqu'un.

F I G A R O , *retenant le Docteur qui s'en va.*

Ah ! mon père ! laissez-vous toucher ?

S U Z A N N E , *lui passant les mains sur les joues.*

Mon petit papa, nous vous aimerons, nous vous chérirons :

M A R C E L I N E.

Monsieur le Docteur n'entendez-vous pas la voix de la nature qui crie au fond de votre cœur ? De l'esprit, de la figure.

F I G A R O.

Qui ne vous ont pas coûté une obole.

LE DOCTEUR, *pleurant.*

Ouf, ouf, ne voilà-t-il pas que je suis aussi bête que Monsieur. (*Montrant Bride-Oison.*) Embrassez-moi, mes enfans. (*Ils s'embrassent.*)

M A R C E L I N E , *à Figaro.*

Tiens, mon fils, voilà ta promesse ? & je te remets ta dette.

S U Z A N N E.

Tiens, prends aussi cette dot ; elle est à toi. (*Elle lui donne la bourse que lui avoit donnée la Comtesse.*)

Grand merci. (*Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline & le Docteur, sortent.*)



SCENE XIV.

BRIDE-OISON.

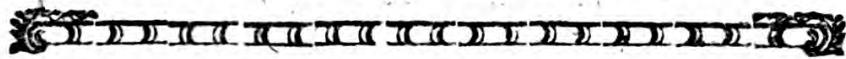
NE v'la-t-il pas que je suis aussi bête que Mon-onfieur. . . On-on se dit bien ce-es fortes de cho-oses là à soi-même ; mais. . . i-ils ne sont pas po-olis du-utout, ces gens là

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIÈME.

La scène représente un grand, & long fallon : on voit sortir du plafond huit lustres, sur le bord de la scène deux fauteuils, & derrière une table à écrire. au fond du fallon est une porte à deux battans ouverte, & qui donne dans un autre fallon.



SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

FEH bien, ma Suzannette ! es-tu contente ? tout réussit au gré de nos vœux. Monsieur le Comte s'est pris lui-même dans ses propres filets. Tu avois une méchante rivale, j'avois un diable déchainé contre moi, une furie acharnée contre mon mariage, tout cela s'est changé en la meilleure des mères : hier j'étois comme seul au monde, & voilà que j'ai tous mes parens aujourd'hui. Ils ne sont pas, il est vrai, aussi brillans que je me les étois galonnés ; mais ne sont-ils pas suffisans pour nous qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Le tems a amené des choses que nous avions préparées, & ce que nous attendions n'est cependant pas arrivé.

FIGARO.

La fortune, Suzon, nous sert souvent mieux que nous-même ; ainsi va le monde : on projette, on machine d'un côté, la fortune exécute de l'autre ; & depuis l'aveugle mené par son chien, jusqu'au monarque qui voudroit

voudroit envahir la terre, tout va au gré de son caprice ; encore l'aveugle au chien est-il souvent mené plus sûrement que l'autre aveugle avec tout son entourage. Pour cet aimable aveugle conduit par la folie...

SUZANNE.

L'amour ?

FIGARO.

Tu veux donc bien que , prenant la place de la folie , je sois le seul qui le conduise à ta jolie mignonne porte ?

SUZANNE.

L'amour , & toi ?

FIGARO.

Moi , & l'amour.

SUZANNE.

A condition que vous n'irez pas chercher d'autre gîte.

FIGARO.

Si jamais cela m'arrive, que mille millions de galants...

SUZANNE.

Ah ! des sermens tiens , Figaro , dis-moi seulement ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie ?

SUZANNE.

Est-ce qu'on en a plusieurs , donc ?

FIGARO.

Eh que oui ! depuis que l'on a vû que quelque-fois folie devenoit sagesse , & que de petits mensonges produisoient de bonnes grosses vérités , on en a de toute espèce , & celles que l'on fait sans ôser les divulguer ; car toute vérité n'est pas bonne à dire , & celles que l'on vante sans y ajouter foi ; car toute vérité n'est pas bonne à croire , & les sermens passionnés , les menaces des mères , les protestations des buveurs , les promesses

des gens en place , le dernier mot de nos marchands ,
& cela ne finit pas.

S U Z A N N E .

J'aime ta joie , parce qu'elle est gaie , vraie , qu'elle
montre la sérénité de ton ame parlons un peu de
notre rendez-vous avec monfieur le Comte.

F I G A R O .

Plutôt n'en parlons jamais , il a failli me couter Su-
zanne.

S U Z A N N E .

Et s'il m'attend au jardin ?

F I G A R O .

Qu'il s'y morfonde , & que ce foit fa punition.

S U Z A N N E .

Il m'en a plus couté pour l'accorder qu'il ne m'en
coute pour le revoquer.

F I G A R O .

Ainsi tu n'iras pas au rendez-vous ?

S U Z A N N E .

Je te le promets.

F I G A R O .

Ta bonne vérité ?

S U Z A N N E .

Je ne fuis pas comme vous autres favans , je n'en
ai qu'une , & je te le promets une fois pour toutes.

F I G A R O .

Et tu m'aimeras un peu ?

S U Z A N N E .

Ah ! beaucoup.

F I G A R O .

Beaucoup ! ce n'est guères.

S U Z A N N E .

Et comment donc ?

DE FIGARO.

9

FIGARO.

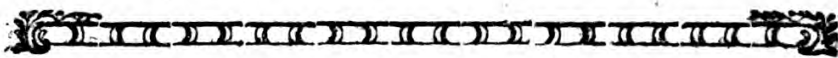
Tiens, ma Suzon, en fait d'amour, vois-tu, trop m'est pas même allez.

SUZANNE.

Je n'entends rien à toutes vos finesses; mais je n'aimerai jamais que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, & tu feras une belle exception à l'usage.



SCÈNE II.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EN quelque endroit que vous les cherchiez, croyez qu'ils font ensemble : allons, Figaro, c'est voler l'avenir, & d'ailleurs monsieur le Comte t'attend : il va te gronder.

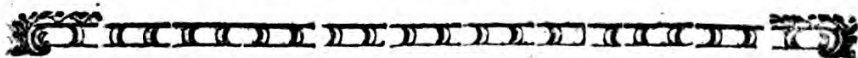
FIGARO, *emmenant Suzanne.*

Je vais lui montrer mon excuse.

LA COMTESSE, *faisant signe à Figaro de laisser Suzanne avec elle.*

Elle te fuit.

(*Figaro sort.*)



SCÈNE III.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

As-tu tout préparé pour que nous puissions changer d'habits?

G 2

LE MARIAGE

S U Z A N N E.

Madame, il n'en est pas besoin, le rendez-vous n'aura pas lieu.

L A C O M T E S S E.

Comment, le rendez-vous n'aura pas lieu ?

S U Z A N N E.

Figaro ne veut pas.

L A C O M T E S S E.

Vous me trompéz : Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot : il vous fâche de m'avoir averti de l'amour du Comte, & vous voulez aller vous même au rendez-vous ? Laissez-moi.

S U Z A N N E, *se jettant aux pieds de la comtesse.*

Ah ! Madame, au nom du ciel, espoir de tout, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi & la dot que vous me donnez, pouvez-vous croire...

L A C O M T E S S E, *relevant Suzanne.*

Mais je n'y pensois pas : en allant moi-même à ta place au rendez-vous, personne ne seroit compromis, & ton mariage, quelque chose qui arrive, seroit assuré.

S U Z A N N E.

Ah ! Madame, quel mal vous m'avez fait !

L A C O M T E S S E.

C'est que je suis une étourdie. (*Elle embrasse Suzanne.*) Où est ton rendez-vous ?

S U Z A N N E.

Le mot de jardin m'a seul frappé.

L A C O M T E S S E.

Il me vient une idée, il faut ici lui en donner un : écris-lui...

S U Z A N N E.

Moi ! lui écrire, Madame !

LA COMTESSE.

Je prends tout sur moi.

Suzanne s'assied devant la table qui est sur la droite du théâtre ; prend du papier, & une plume ; la Comtesse dicte.

„ Chançon nouvelle, sur l'air : *il fera beau ce soir*
„ *sous les grands maroniers* „.

SUZANNE, *répète à mesure qu'elle écrit.*

„ Il fera beau . . . ce soir . . . sous les grands . . .
„ maroniers „.

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne l'entende pas ?

SUZANNE, *riant.*

Ah ! c'est juste.

LA COMTESSE.

Cachette ce billet avec une épingle, & écris sur le dos du billet : „ vous renverrez le cachet „.

SUZANNE, *écrit, & cherche ensuite à son corset.*

Ah ! mais ! . . . je n'ai pas d'épingle à présent.

LA COMTESSE.

Tiens, en voilà une. (*En tirant cette épingle, qui tenoit attaché le ruban de Chérubin, le ruban tombe par terre.*)

SUZANNE, *ramassant le ruban.*

Mais, c'est votre ruban que vous avez repris tantôt au petit page.

LA COMTESSE.

Oui ; rends-le moi.

SUZANNE.

Mais, il y a du sang : Madame ne le portera plus.

LE MARIAGE

LA COMTESSE.

Il est assez bon pour Fanchette, quand elle va venir m'apporter un bouquet.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, SUZANNE,
FANCHETTE, dix ou douze filles du
village portant chacune un bouquet, CHÉRUBIN,
habillé en fille portant aussi un bouquet.

FANCHETTE.

MADAME, ce sont les filles du village qui viennent vous apporter des bouquets pour la noce.

LA COMTESSE, montrant Chérubin.

Quelle est cette jeune étrangère ?

FANCHETTE.

Madame, c'est une cousine à moi qui est venue pour la fête.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. . . . (Elle prend le bouquet de Chérubin.) Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangère. (Elle l'embrasse sur le front.)

CHÉRUBIN, à part.

Voilà un baiser qui m'a été bien loin.

LA COMTESSE, à Suzanne.

Elle a rougi ! ne trouves-tu pas, Suzanne, qu'elle ressemble à quelqu'un ?

SUZANNE.

La ressemblance est frappante.

SCÈNE V.

Les acteurs précédens, LE COMTE,
ANTONIO.

ANTONIO, *tenant à la main un chapeau d'officier.*

MONSIEUR, je vous dis qu'il est ici. (*Chérubin, qui étoit sur le bord du théâtre se cache au milieu des autres filles qui l'entourent.*) Les filles du village l'ont habillé en femme chez ma fille, & je viens de trouver, parmi ses habits, son chapeau d'officier qu'elles y avoient laissé par mégarde. (*Il tourne tout autour des villageoises pour reconnoître Chérubin, il l'aperçoit au milieu d'elles, & lui met le chapeau sur la tête*) Tenez, Monsieur, voilà votre officier.

LE COMTE.

Encore ce maudit Page, Il y a un mauvais génie qui tourne tout contre moi.. (*Se tournant vers la Comtesse.*) Eh! bien, Madame?

LA COMTESSE.

Vous me voyez plus étonnée que vous, Monsieur le Comte, & Suzanne n'étoit pas plus instruite que moi.

LE COMTE.

J'avois tort sans doute ce matin quand je disois qu'il étoit chez vous.

LA COMTESSE.

J'aurois tort sans doute si je dissimulois plus longtemps. Oui, monsieur le Comte, il étoit chez moi lorsque vous êtes entré, nous commençons ce badinage que ces enfans viennent d'achever, vous êtes

entré, je me suis troublée, il s'est caché, votre imagination a fait le reste.

LE COMTE.

Etre enforcé par un Page!..... mais tu me le payeras.

FANCHETTE.

Ah! Monseigneur, quand vous venez m'embrasser, & que vous me dites : tiens, petite Fanchette, si tu veux m'aimer, je te donnerai tout ce que tu voudras...

LE COMTE, *interdit.*

J'ai dit cela, moi?

FANCHETTE.

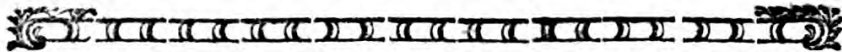
Oui, Monseigneur; eh bien! au lieu de renvoyer Chérubin, donnez-le moi en mariage, & je vous aimerai à la folie?

LA COMTESSE.

Vous le voyez, Monsieur, l'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, prouve deux choses, que si je vous donne de l'inquiétude c'est sans le vouloir, & que vous mettez tous vos soins à augmenter les miennes.

ANTONIO.

Et vous aussi, Monseigneur, ... vous la redresserez comme feu sa mère qui est morte; ce n'est pas pour la conséquence; mais madame la Comtesse fait bien que lorsque les jeunes filles ont une fois pris l'effor...



SCENE VI.

Les acteurs précédens, FIGARO,

FIGARO.

MAIS, Monseigneur, si vous retenez toutes nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danse.

LE COMTE.

Vous, danser ! vous n'y pensez pas, & votre pied foulé ?

FIGARO, portant la main à son pied.

Oui, il me fait même encore un peu mal : mais le plaisir le guérira. (*Se tournant vers les villageoises.*) allons, mes belles ?

LE COMTE, ramenant Figaro.

Vous avez été bien heureux que ce soit du terreau bien doux.

FIGARO.

Affurément. (*Aux villageoises.*) Ah ça ! vous autres ?

ANTONIO, ramenant Figaro.

Et vous vous êtes pelotonné en tombant ?

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, seroit resté en l'air ? l'imbécile !... (*Aux villageoises.*) Allons, Mesdemoiselles ?

ANTONIO, ramenant Figaro.

Et le petit Page, galoppoit à Séville sur son cheval ?

FIGARO.

Galoppoit, ou marchoit au pas, que m'importe ? (*Aux villageoises.*) Ah ça, finirons-nous ?

LE COMTE, ramenant Figaro.

Et vous aviez son brevet dans la poche ?

FIGARO

Affurément... Ah ! quelle enquête !

ANTONIO, amenant Chérubin, & le montrant.

Tiens, regarde.

FIGARO.

Chérubin ! peste soit du petit fat.

ANTONIO, à Figaro.

Eh bien! y est-tu à présent?

FIGARO.

Si j'y fais!... si j'y suis!... Eh bien! qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE.

Il ne chante pas, il dit que c'est lui qui a fauté.

FIGARO.

S'il le dit... cela se peut.

LE COMTE.

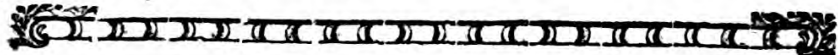
Ainsi, vous avez fauté à deux.

FIGARO.

Monseigneur, au bruit que vous faisiez, il en auroit fauté une douzaine : d'ailleurs la rage de sauter peut prendre ; voyez les moutons de Panurge. (*aux Villageoises*) Allons, Mesdemoiselles ? (*On entend la symphonie jouer le commencement d'une marche.*) Vous entendez, Monseigneur ; voilà les violons & les cornemuses qui nous appellent. (*Aux Villageois*) Courez vite, vous autres ? (*Prenant Suzanne sous le bras, & s'enfuyant.*) Courons, ma Suzannette ?

LE COMTE.

Jouons-nous ici une Comédie ?



SCENE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, CHÉRUBIN.

LE COMTE.

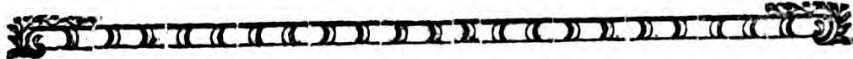
HEN vit-on jamais de plus impudent !.... (*A Chérubin.*) Et vous, Monsieur le libertin, qui faites le honteux, allez vite vous habiller, & que je ne vous revoie pas de la soirée.

LA COMTESSE.

Le pauvre enfant ! il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, *mettant son chapeau sur sa tête.*

M'ennuyer ! je porte à mon front du bonheur pour plus de cent ans de prison. (*Il sort.*)



SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

QU'A-T'IL au front de si heureux ?

LA COMTESSE.

Son premier chapeau d'officier, sans doute : aux enfans, tout sert de hochet.

LE COMTE.

Allons, Madame, affeyons-nous en attendant la fête.

LA COMTESSE.

Non, monsieur le Comte, permettez que je me retire ; vous savez que je suis fort incommodée.

LE COMTE.

Un moment pour votre protégée, ou je vous croirois en colère.

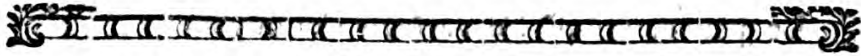
On entend la symphonie commencer la marche.

LA COMTESSE.

Allons, je reste, puisque voilà les apprêts de la noce.

LE COMTE.

La noce... la noce... Allons, il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher.



SCENE IX.

Les acteurs précédens.

Le Comte & la Comtesse, vont s'asseoir dans deux fauteuils, l'un à côté l'autre.

La noce entre, & la marche commence par l'Huissier - Audiencier suivi de quatre gardes portant le fusil sur l'épaule; suivent quatre conseillers deux à deux, & BRIDE-OISON, seul derrière.

Immédiatement après le premier danseur; ensuite deux danseuses, dont l'une porte le chapeau de la fiancée, l'autre un carreau pour mettre sous les genoux de Suzanne lorsqu'elle se met à genoux devant le Comte.

Suivent après des danseurs & danseuses, deux à deux. SUZANNE, vient ensuite, en tête, menée par son oncle ANTONIO.

FIGARO, vient après, donnant la main à MARCELINE.

La marche est terminée par le DOCTEUR BARTHOLO.

Lorsque toute la marche à défilé devant le Comte & la Comtesse qui restent assis, Antonio amène Suzanne au Comte.

Figaro, Marceline, le Docteur, & les autres restent à gauche du théâtre.

Le Comte, la Comtesse, Antonio, Suzanne, & les deux danseuses qui portent le chapeau & le carreau, sont à droite.

La danseuse qui porte le carreau le met aux pieds du Comte. Suzanne se met à genoux dessus, & l'autre danseuse remet au Comte le chapeau.

Pendant que le Comte attache le chapeau sur la tête de Suzanne, elle saisit cette occasion pour lui

donner le billet qui contient le rendez-vous. Comme elle est la dernière & la plus près du bord de la scène, que personne ne peut l'appercevoir, elle glisse de la main droite, le billet au Comte. Ce dernier, qui s'en apperçoit, défait, sans qu'on le voie, les trois premiers boutons en haut de son juste-au corps, & faisant semblant d'attacher la dernière épingle du côté par lequel Suzanne lui donne le billet, il le prend adroitement & le cache aussi-tôt dans sa veste.

Antonio va ensuite remener à Figaro, qui est placé à l'autre côté du théâtre, Suzanne qui a le chapeau sur la tête. Figaro vient, à moitié chemin, recevoir Suzanne des mains d'Antonio, & va la présenter à Marceline sa mère.

Le Comte empressé de lire le billet le décachete; mais n'ayant pas vu l'épingle il se pique jusqu'au sang.

LE COMTE à part, se pressant le doigt pour faire sortir le sang, & le secouant pour le faire tomber.

Peste soit des femmes ! elles fourent des épingles partout.

FIGARO, bas à Marceline, à Antonio, au Docteur & à Suzanne.

C'est un billet qu'il aura reçu, en passant, d'une poulette. Ce billet apparemment étoit cacheté d'une épingle qui l'aura outrageusement piquée.....

Le Comte, s'appercevant de ce qui étoit écrit derrière le billet de Suzanne, cherche partout l'épingle qu'il avoit jettée de colère quand il s'étoit piqué, & l'ayant enfin retrouvée, il la ramasse.

D'un objet aimé tout est cher : le voilà qui cherche le cachet. (Il amène Marceline devant le Comte, & la Comtesse.)

Pendant que le Comte se prépare à lui mettre un bonnet sur la tête, on entend du bruit à la porte.

210 **LE MARIAGE**

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

A moi, gardes, les gardes, les gardes à moi, ici,
à cette porte.

LE COMTE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

Monseigneur, c'est monsieur Bazile, accompagné
d'un village entier parce qu'il marche en chantant.

LE COMTE.

Qu'il entre.... Seul.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte, permettez que je me retire
chez moi un instant. (*Elle fait signe à Suzanne de
la suivre.*) (*Bas à Suzanne.*) Allons vite changer
d'habits. (*Elles sortent.*)



SCÈNE X.

BAZILE, GRIPPE-SOLEIL,
les acteurs précédens.

BAZILE, *suivi de Grippe-Soleil, entre en chan-
tant, & s'accompagnant sur sa guitare.*

Air du vaudeville noté à la fin.

COEURS sensibles, cœurs fidèles

Qui blâmez l'amour léger,

Cessez vos plaintes cruelles

Est-ce un crime de changer?

Si l'amour porte des ailes,

N'est ce pas pour voltiger?

(*ter.*)

FIGARO.

Oui, notre ami, c'est pour cela qu'il a des ailes au
dos... Eh bien! que signifie cette chanson?

B A Z I L E.

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à Monseigneur, en amusant Monsieur, (*il montre Grippe-Soleil,*) qui est de sa compagnie, je viens réclamer sa justice.

G R I P P E - S O L E I L.

Bah! Monseigneur, il ne m'a pas amusé du tout avec ses guenilles d'arriettes.

L E C O M T E, à *Bazile.*

Que demandez-vous ?

B A Z I L E.

La main de Marceline.

F I G A R O, à *Bazile.*

Y a-t-il long-tems que Monsieur n'a vu la figure d'un fou ?

B A Z I L E.

Non, puisque je te vois.

F I G A R O.

Puisque mes yeux te servent si bien de miroir, lis-y l'effet de ma prédiction. Si tu fais mine seulement, (*montrant Marceline*) d'approximer Madame...

L E D O C T E U R.

Ah! Messieurs, faut-il que deux amis se querellent ?

F I G A R O, regardant *Bazile.*

Moi, ton ami! parce que tu fais de plats airs de chapelle.

B A Z I L E.

Parce que tu fais des vers comme un journal.

F I G A R O.

Musicien de guinguette.

B A Z I L E

Postillon de gazette,

FIGARO.

Cuistre *d'oratorio*.

BAZILE.

Jockey diplomatique.

LE COMTE.

Eh bien ! Messieurs les insolents , cessez - vous bientôt de vous injurer devant moi ?

BAZILE.

C'est lui , Monseigneur , qui me manque en toute occasion , disant partout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Est-ce que tu me prends pour un écho ?

BAZILE.

Peut-on traiter ainsi un homme , qui , parmi tous les chanteurs brille...

FIGARO.

Brille ! ... dis-donc , braille.

BAZILE.

Vous le voyez , Monseigneur , il le répète.

FIGARO.

Et pourquoi non , si cela est vrai ? est-tu un prince pour qu'on te flatorne ? souffre la vérité , coquin , puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur , ou si tu la crains d'une autre part ; pourquoi veux - tu rompre mon mariage ?

BAZILE , à *Marceline*.

Ne m'avez-vous pas promis à Séville que vous m'épouseriez dans quatre ans ?

MARCELINE.

Oui ; mais à quelle condition ?

BAZILE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu , je l'adopterois par complaisance.

FIGARO.

FIGARO.

Eh bien ! il est retrouvé ce fils.

BAZILE.

Où est-il ?

LE DOCTEUR, montrant Figaro.

Le voilà : le voyez-vous ?

BAZILE, détournant la tête avec une espèce
d'horreur.

Ah ! j'ai vu le diable.

BRIDE-OISON.

Vou-ous n'épouferez don-onc pas la che-ère mère ?

BAZILE.

Y a-t'il rien de pis que d'être cru le père d'un tel
drôle ?

FIGARO.

Oui, d'être cru ton fils.

BAZILE.

Je vous déclare que tant que Monsieur fera quel-
que chose ici, je n'y ferai plus rien. (*Il sort.*)

SCENE XI.

Les acteurs précédens, excepté Bazile.

FIGARO.

DONC, à la fin, j'aurai ma femme.

LE COMTE, à part.

Et moi ma maîtresse.

BRIDE-OISON.

Et-Et tout le monde fera sa-atisfait.

GRIPPE-SOLEIL.

Moi, je vais préparer le feu d'artifice sous les
grands marroniers.

LE COMTE.

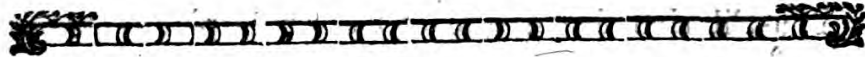
Sous les grands marronniers ! quel est le sot qui t'as donné cet ordre ? & la Comtesse qui est incommodée, d'où le verra-t'elle ? c'est sur la terrasse devant les fenêtres qu'il faut le préparer, entends-tu ?

GRIPPE-SOLEIL.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Sous les grands marronniers, la belle idée ! Ils alloient incendier mon rendez-vous. (*Tout le monde sort, excepté Figaro, & Marceline.*)



SCENE XII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

QUEL excès d'attention pour sa femme ! je ne le connois plus.

MARCELINE.

Mon fils, lorsque je te parlois contre Suzanne, c'étoit pure prévention : car je la crois vertueuse, & l'amour de Monseigneur ne doit pas t'inquiéter.

FIGARO.

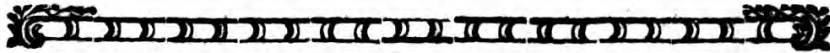
Ma mère, ne croyez pas que les actions de votre fils soient dirigées par ces impulsions féminines de la jalousie. La jalousie n'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh ! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie imperturbable.

MARCELINE.

Mon fils, il ne faut jurer de rien.

FIGARO.

Oh! je défie à la plus rusée de m'en faire accroire, & si Suzanne doit me tromper un jour, je lui pardonne d'avance, elle aura fort à faire auparavant.



SCENE XIII.

FIGARO, MARCELINE, FANCHETTE.

FANCHETTE, *sans voir Marceline, ni Figaro.*

Voyons s'il n'y a personne ici. (*Elle va tout près de Figaro sans le voir.*)

FIGARO, *à Fanchette.*

Eh! mais, ma petite cousine nous écoute, je crois?

FANCHETTE.

Oh! non, on dit que ce n'est pas honnête.

FIGARO.

Non, mais c'est quelque fois utile, & l'on peut confondre l'un avec l'autre.... Qu'est-ce que tu cherche ici?... Chérubin, friponne?

FANCHETTE.

Non, car je fais bien où il est : c'est ma cousine Suzanne que je cherche.

FIGARO.

Que lui veux-tu?

FANCHETTE.

Ah! mon petit cousin, je te dirai; c'est pour lui remettre une épingle.

FIGARO.

Une épingle! une épingle! quoi, Mademoiselle, si jeune, vous faites déjà de pareils messages! & de quelle part, s'il vous plaît?

FANCHETTE.

Oh! je m'en vas, puisque vous êtes en colère!

FIGARO.

Non, reste, reste, petite cousine, ce n'est rien; je fais ce que c'est. C'est l'épingle qui cachetoit le billet qu'elle lui a donné tantôt, & que Monseigneur t'avoit dit de lui remettre : tu vois que je le fais.

FANCHETTE.

Et pourquoi me le demandez-vous donc, puisque vous le savez si bien ?

FIGARO.

C'est pour voir la manière dont il s'y est pris pour t'en charger.

FANCHETTE.

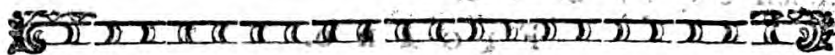
Pas autrement que vous me le dites : Tiens, m'a-t'il dit, petite Fanchette, va porter à ta cousine Suzanne cette épingle; tu lui diras que c'est le cachet des grands marronniers. Il est vrai qu'il a ajouté : surtout, prends garde que personne ne te voye.

FIGARO.

Allez, petite cousine, & n'en dites pas plus à Suzanne qu'à moi.

FANCHETTE, *sen allant.*

Il me prend pour un enfant, mon cousin.



SCENE XIV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Eh bien! ma mère ?

MARCELINE.

Eh bien! mon fils ?

DE FIGARO.

117

FIGARO.

En vérité, ma mère, il est des choses...

MARCELINE.

Eh, bien! qu'est-ce que cela veut dire? il est des choses...

FIGARO.

Tenez, ma mère, ce que Fanchette vient de dire je l'ai là comme un plomb... (*Il montre sa poitrine.*)

MARCELINE.

Et pourquoi cela?

FIGARO.

Mais, ma mère, cette épingle?

MARCELINE.

Ah! de la jalousie! ce cœur si ferme n'est donc qu'un ballon gonflé, qu'une épingle fait partir. Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie imperturbable.

FIGARO.

Ah! mettez le magistrat le plus glacé à expliquer les loix dans sa propre cause, & vous verrez comme il les entendra.

MARCELINE.

Mais pourquoi tant s'allarmer sur un si léger rapport? Qui t'a dit que c'étoit toi qu'on vouloit jouer, plutôt que Monsieur le Comte? qui fait si Suzanne ira, dans quelle intention elle ira, ce quelle y dira, ce quelle y fera?...

FIGARO.

Elle a raison, ma mère, raison, toujours raison; mais, ma mère, accordez quelque chose à la nature, on en est meilleur après?... (*Ils restent tous deux quelque tems dans le silence; enfin Figaro le rompt en disant d'un air sombre.*) Je fais où est le rendez-vous... Adieu, ma mère. (*Il sort.*)

SCENE XV.

MARCELINE, *seule.*

ADIEU, mon fils... & moi aussi, je le fais, & j'y serai pour y surveiller Suzanne; ou plutôt avertissons-là : elle est si jolie créature! nous autres femmes lorsqu'une injure personnelle ne nous anime pas les unes contre les autres, nous sommes assez portées à défendre notre intérêt commun, contre ce terrible, & pourtant un peu nigaud, de sexe masculin.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un jardin au fond duquel est une allée de marronniers : du côté droit du jardin est un cabinet, & du côté gauche un pareil : la scène se passe la nuit.

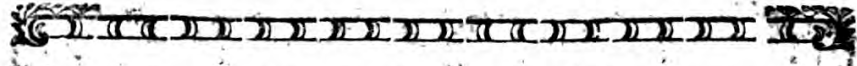


SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE, seule, tenant d'une main une lanterne, de l'autre une orange & deux biscuits.

C'EST par ici que Chérubin m'a dit de venir pour me faire répéter mon rôle : il m'a dit dans le cabinet à droite ; ah ! le voici. . . . Mon Dieu que ces gens de l'office sont méchants ! j'ai eu bien de la peine à avoir seulement deux biscuits & une orange. Parce que monsieur le Comte ne veut plus le voir, faut-il pour cela qu'il meure de faim ? . . . pour qui, mademoiselle ? . . . qu'est-ce que cela vous fait, monsieur ? . . . ah ! nous savons bien pour qui : c'est pour le petit page. Eh bien ! quand cela seroit ? . . . ah ! ils m'ont coûté un fier baiser toujours : . . . mais chérubin me le rendra. (*Apperçant Figaro qui entre, elle fait un cri*) ah ! (*elle s'enfuit dans le cabinet à droite.*)





S C E N E II.

FIGARO, BAZILE, ANTONIO, LE DOCTEUR,
GRIPPE-SOLEIL, & autres paysans.

FIGARO, *couvert d'un chapeau, d'un manteau rouge; ayant un air très-sombre.*

BON SOIR. . . . mes amis, êtes-vous ici ?

B A Z I L E.

Tous ceux que tu as pressés d'y venir.

F I G A R O.

Quelle heure est-il ?

A N T O N I O.

La lune devrait être levée.

L E D O C T E U R.

Quels noirs apprêts ! il a l'air d'un conspirateur.

F I G A R O.

C'est ici, messieurs, que vous allez célébrer la chasteté Suzanne, & le loyal seigneur qui se l'est réservée.

B A Z I L E. *aux autres d'un air de mystère.*

Ah ! vraiment, je fais ce que c'est : il s'agit d'un rendez-vous ; je vais vous conter tout cela : allons-nous en.

F I G A R O.

Allez, & au premier signal accourez, & si je ne vous fais voir une belle chose, dites que Figaro est un sot.

L E D O C T E U R.

Mon fils, souviens toi qu'un homme sage ne se fait pas d'affaire avec les grands. Ils ont quinze en bisque sur nous par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie que vous oubliez : mais souvenez-vous que celui qui marque de la crainte encourage son adversaire, & lui donne avantage sur lui, & que j'ai nom de verte allure du chef honoré de ma mère.

LE DOCTEUR.

Il a le diable au corps.

BRIDE-OISON.

I-il l'a.

FIGARO, *aux paysans.*

Et vous, coquins, illuminez-moi bien ces entours. Par la mort, que je voudrais tenir aux dents, si j'en prends un. . . . (*il prend Grippe-soleil par le poignet, & lui tord le bras*)

GRIPPE-SOLEIL.

Oh! oh! oh! le brutal.

BAZILE, *s'en allant.*

Monsieur le Comte & Suzanne se font arrangés sans moi, je ne suis pas fâché de l'algarade. . . . Le ciel vous tienne en paix, monsieur du Marié.

S C E N E III.

FIGARO, *seul.*

○ FEMME! femme! femme! créature foible, & décevante! nul animal créé ne manque à son instinct, le tien est-il donc de tromper? elle me résistoit lorsque je la pressois devant madame la Comtesse, & c'étoit pour mieux me jouer! & le perfide rioit en lisant ce fatal billet! . . . non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez tout permis. Un nom, un rang, des grandeurs, des richesses, tout cela rend fier. Qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes

donné la peine de naître, & rien de plus : D'ailleurs homme assez ordinaire, tandis que moi, morbleu, jetté dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus d'intrigues, plus de calculs, seulement pour subsister, qu'il n'en faut pour gouverner, pendant cent ans, les treize royaumes; & vous voulez jouter?... on vient... (*il cherche, il écoute*)... ce n'est personne... la nuit est noire en diable, & moi, je fais ici le sot rôle de mari, quoique je ne le sois encore qu'à moitié... (*il s'assied sur un banc de gazon, & ôte son manteau, ainsi que son chapeau. Après avoir paru quelque tems plongé dans ses réflexions, il rompt le silence.*)... Est-il un sort plus bizarre que le mien ? fils de-je ne fais pas qui; volé par des bandits; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoute & veux courir une carrière plus honnête, & par-tout je suis repoussé. J'apprends la chymie, la pharmacie, la chirurgie, & tout le crédit d'un grand seigneur suffit, à peine, pour me mettre à la main une lancette vétérinaire!... Las d'attrister des bêtes malades, & pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me suffai-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir fronder en liberté Mahomet; aussi-tôt un envoyé de, je ne fais où, se plaint que j'insulte dans ma pièce, la sublime porte, une partie de la presqu'île des Indes, toute la Perse, la Chine, les royaumes de Tunis, Tripoli, Barca, Maroc & Alger : & voilà ma comédie flambée pour plaire aux princes Mahométans, dont pas un, je crois, ne fait lire, & qui nous meurtrissent l'omoplatte en nous disant, *chiens de chrétiens* ! Ne pouvant avilir l'esprit, on le maltraite. Mes joues creusoient, mon heure étoit venue, je voyois venir de loin l'affreux records, la plume fichée dans la perruque... En frémissant, je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses, & comme il n'est pas besoin de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, je fais un livre sur la validité de l'argent, & sur son produit net... Alors, je vois, du fond d'un fiacre,

baïffer, pour moi, le pont d'un château fort, à la porte duquel je laisse l'espérance & la liberté... (*il reste comme enséveli dans ses réflexions : il se lève ensuite avec vivacité*).... Que je voudrois bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, lorsqu'une bonne disgrâce a mâté leur orgueil... je leur dirois que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où on en gêne le cours; que sans la liberté d'écrire, il n'est pas d'éloge flatteur, & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits... Las de nourrir un pensionnaire obscur, on me met un jour dans la rue, & comme il faut dîner, quoique n'étant plus en prison, je taille de nouveau ma plume, & demande de quoi il s'agissoit... on me dit que pendant ma retraite économique il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions qui s'étend jusqu'à celle de la presse, & que, pourvû que je ne parle ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni des personnes qui tiennent à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous la direction néanmoins, de deux, ou trois censeurs... Pour profiter de cette double liberté, j'écris de nouveau, & je fais un ouvrage périodique; & croyant ne marcher sur les brisés de personne, je l'intitule *journal inutile pour rrrrr*... je vois s'élever, contre moi, mille pauvres diables à la feuille, qui se plaignent que je les réduits à la besace : on examine ma feuille, on la supprime, & me voilà derechef sans emploi... Le désespoir m'alloit saisir; on pense à moi pour une place; mais malheureusement j'y étois propre; il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.... Il ne me restoit plus qu'à voler; je me fis banquier de Pharaon. Alors bonnes gens; je soupois en ville: les personnes, dites comme il faut, me recevoient chez elles, en retenant, pour elles, les deux tiers du profit. C'est alors que je vis que, pour gagner du bien, le savoir faire vaut mieux que le savoir. J'aurois bien

pu me remonter ; mais comme chacun pillait autour de moi , en exigeant que je fusse honnête , il fallut bien périr encore Pour le coup je quittois le monde , & vingt brasses d'eau m'en alloient séparer , lorsqu'un dieu bienfaisant me rappelle à mon premier état . Je reprends ma trousse , & mon cuir anglois , & laissant la fumée aux fots qui s'en nourrissent , & la honte en chemin comme trop lourde pour un piéton , je vais rafant de ville en ville , & je retrouve enfin le bonheur . Un grand seigneur passe à Séville , me reconnoît , je le marie , & pour récompense de lui avoir donné sa femme , il veut intercepter la mienne . Oh ! bizarre suite d'événemens ! lancé dans une carrière sans le savoir , comme j'en sortirai sans le vouloir , je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me la pu permettre ; encore je dis ma gaieté sans savoir si elle est à moi plus que tout le reste ; & qu'est-ce que ce moi dont je m'occupe ? un composé de petits atômes , de molécules organisées , un petit être foible , que fais-je ? Gouverné par les circonstances , maître ici , valet là , orateur selon le danger , poète par occasion , musicien par délassement , laborieux par nécessité , mais paresseux ! . . . avec délices : j'ai tout fait , tout vu , tout parcouru , & l'illusion s'est détruite . A la veille de me marier tous mes parens m'arrivent à la fois ; grands débats à ce sujet , on ne veut pas me reconnoître ; c'est lui , c'est moi ; c'est lui , non , ce n'est pas lui ; & qui donc ? Enfin tout s'éclaircit au moment où je crois être défabusé . . . défabusé ! . . . Ah ! Suzon ! Suzon ! que tu me causes de chagrins . (*Il se laisse aller sur le banc , & demeure enseveli dans la plus profonde douleur .*)



SCENE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, sous les habits de Suzanne, SUZANNE, sous les habits de la Comtesse, MARCELINE.

MARCELINE.

C'EST par ici.

FIGARO.

On vient. (Il remet vite son chapeau, & son manteau.)

MARCELINE.

Je vais entrer dans ce cabinet, d'où j'entendrai tout. (Elle entre dans le cabinet à droite où est déjà Fanchette.)

SUZANNE, à la Comtesse.

Marceline nous a dit que Figaro y seroit.

LA COMTESSE.

Ainsi l'un nous attend, & l'autre va venir.

SUZANNE.

Madame tremble, est-ce qu'elle auroit froid ?

LA COMTESSE.

Oui, je vais me retirer.

SUZANNE.

Si Madame n'avoit pas besoin de moi je prendrois l'air.

LA COMTESSE.

C'est le serain que tu prendrois.

FIGARO, à part.

Ah! oui, le serain, elle y est toute faite.

Suzanne se retire tout-à-fait au bout du théâtre, sur la droite au bord de la scène : Figaro est tout-à-fait sur la gauche, & la Comtesse est au milieu.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, SUZANNE,
FIGARO, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *accourt en chantant.*

J'AVOIS une marraine

Que mon cœur, que mon cœur a de peine,

J'avois une marraine

Que toujours j'adorai, &c.

Eh! mais... eh! mais... voilà une femme.....
(*Il regarde à travers l'obscurité.*) C'est Suzanne.
(*Il approche, & prenant, par la main, la Comtesse qu'il prend pour Suzanne, parce qu'elle a ses habits.*)
Quand je ne t'aurois pas reconnue au plumage blanc de ton chapeau, qui se dessine dans l'obscurité, je ne pouvais pas te méconnoître à la douceur de cette main.

LA COMTESSE, *crue Suzanne.*

Laissez-moi, laissez moi, Monsieur; Figaro va venir.

CHÉRUBIN.

Ce n'est pas Figaro que tu attends, friponne; c'est Monseigneur qui t'a donné ce rendez-vous ce matin quand j'étois derrière le fauteuil.

FIGARO, *à part.*

Et l'on dit qu'il ne faut pas écouter.

LA COMTESSE, *crue Suzanne.*

Allez vous-en.

CHÉRUBIN.

Oui, mais avant de m'en aller je veux te donner vingt baisers pour toi, & cent pour ma belle marraine.

SCENE VI.

FIGARO, LA COMTESSE,
SUZANNE, LE COMTE,
CHÉRUBIN.

LE COMTE, *venant au rendez-vous, & voyant le page avec la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

C'EST encore ce page infernal.

Chérubin veut embrasser de force la Comtesse, elle se défend, & s'arrache d'entre les bras de Chérubin. Dans le moment où ils se séparent, le Comte se met entre deux, & le Page embrasse le Comte croyant embrasser Suzanne.

CHÉRUBIN, *reconnaissant le Comte, & l'embrassant.*

C'est, Monseigneur. (Il s'enfuit dans le cabinet à droite où étoient déjà Fanchette, & Marceline)

SCENE VII.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE,
LE COMTE.

(Figaro qui avoit entendu toute la conversation de Chérubin & de la Comtesse, qu'il croit être Suzanne, s'approche, tout près, pour voir si Suzanne se laisse embrasser.)

LE COMTE, *donnant un soufflet à Figaro, croyant le donner à Chérubin.*

PUISQUE vous ne redoublez-pas le baiser, recevez celui ci.

FIGARO, à part.

Ah! ce n'est pas tout gain d'écouter.

LE COMTE.

Le petit insolent! après la défense que je lui ai faite tantôt... Mais laissons ces bisarreries, elles empoisonneroient le délicieux moment que tu m'accordes.

LA COMTESSE, crue Suzanne.

Ainsi, l'amour...

LE COMTE.

L'amour n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire... (Lui prenant la main.) La Comtesse n'a pas le bras aussi potelé, la peau si douce, de si jolis petits doigts pleins de grâces... (Il l'embrasse trois, ou quatre fois.)

FIGARO, se désespérant.

Oh! la coquine!

LA COMTESSE, déguisant sa voix.

Mais quelle différence trouvez-vous entre moi & la Comtesse?

LE COMTE.

Je ne fais.

LA COMTESSE.

Mais, dites-donc?

LE COMTE.

Moins d'uniformité peut-être dans les traits, plus de piquant dans les manières, que fais je moi? & puis trois ans d'union rendent le mariage si respectable! nos femmes croient avoir tout fait que de nous épouser, après cela elles nous aiment, nous aiment... quand elles nous aiment, toutes fois. Elles sont si complaisantes, & si constamment obligeantes, & toujours, & sans relâche qu'on est tout surpris, un beau jour, de ne trouver que la société où l'on ne cherche que le plaisir.

LA COMTESSE.

DE FIGARO.

129

LA COMTESSE.

Le moyen d'y remédier ?

LE COMTE.

C'est à nous à vous obtenir, & nous faisons ce que nous pouvons pour cela : mais c'est à vous à nous retenir, & c'est ce que vous semblez oublier.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

SUZANNE, à part.

Ni moi.

FIGARO, à part.

Ni moi.

LE COMTE.

Il y a de Pécho ici..... Un Castilan n'a que sa parole : voilà d'abord mille écus pour le rachat du droit que je n'ai plus. (*Il lui donne une bourse.*) Ensuite, comme la faveur que tu m'accorde est sans prix, voici une bague que je te prie d'accepter pour l'amour de moi. (*Il lui met la bague au doigt.*)

LA COMTESSE.

Suzanne accepte tout.

FIGARO, à part.

On n'est pas plus coquine que ça.

LE COMTE, à part.

Elle est intéressée, tant mieux! (*A la Comtesse qu'il prend toujours pour Suzanne.*) Entrons-nous un instant dans ce cabinet ?

LA COMTESSE.

Sans lumière ?

LE COMTE.

Pourquoi faire ? nous n'avons rien à lire. (*Le Comte prend la Comtesse par le bras, & la mène*

au cabinet à gauche. Pendant ce tems Figaro les suit, & le Comte, entendant marcher quelqu'un, crie.)
Qui passe-là ?

FIGARO.

On ne passe pas, on vient exprès.

LE COMTE

C'est Figaro. (*Le Comte, & la Comtesse s'enfuient dans l'obscurité sans savoir où ils vont. La Comtesse entre dans le cabinet à gauche, le Comte passe à côté du cabinet & va plus loin dans le jardin.*)

SCENE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *crue la Comtesse.*

FIGARO, *se croyant seul.*

Elle est entrée!... Eh bien! vous autres époux qui payés des espions pour surveiller vos femmes, & qui tournés des mois entiers autour d'un soupçon, imitez-moi : dès le premier jour je veille ma femme, je la suis, en un tour de main on est au fait; c'est charmant. . . . Heureusement que je ne m'en soucie guère, & que sa trahison ne me fait plus rien du tout. (*Pendant que Figaro dit tout cela, Suzanne, à l'autre bout du théâtre, se tort les mains d'impatience de battre Figaro pour le punir de ses soupçons. Figaro approche vers le cabinet à gauche où la Comtesse est entrée.*)

SUZANNE, *bas.*

Ah! tu vas payer les soupçons. (*A demi-voix, & contrefaisant la comtesse.*) Qui va là ?

FIGARO.

Qui va là... quelqu'un qui voudroit que la peste
Peut étouffée en naissant.

SUZANNE.

Mais je crois que c'est Figaro ?

FIGARO, *croquant reconnoître la voix de la Comtesse.*

Madame la Comtesse ! .. Ah, Madame ! où croyez-vous que soit Monsieur le Comte ?

SUZANNE.

Peu m'importe ! .. un ingrat.

FIGARO, *s'emportant*

Et Suzanne, cette vertueuse fille qui faisoit tant la réservée ? ..

Pendant toute cette scène Suzanne frappe ses deux mains, l'une dans l'autre, brûlant de battre Figaro.

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *à part reconnaissant Suzanne.*

C'est Suzanne ! *god dem.*

SUZANNE.

Ils sont ensemble.

FIGARO.

Oh ! la traitresse qui veut me surprendre.

SUZANNE.

Il faut nous en venger, Figaro.

FIGARO, *à part.*

Oh ! qu'il seroit doux qu'avant la noce Oh, madame ! en sentez-vous le vif desir ?

SUZANNE.

Je ne serois donc pas de mon sexe ; mais les hommes en ont mille moyens.

FIGARO.

Nous ne sommes pas de trop ici, madame ; celui des femmes les vaut tous.

SUZANNE.

Oui, mais qu'est-ce qu'une telle vengeance qu'un peu d'amour n'affaibonne pas ?

FIGARO.

Madame partout où vous n'en voyez pas, croyez que le respect diminue.

SUZANNE.

Je ne fais si vous le pensez de bonne foi : mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO, *se jettant aux pieds de Suzanne qu'il fait semblant de prendre pour la comtesse.*

Ah! Madame, je vous adore.

SUZANNE.

Y pensez-vous, Figaro?

FIGARO.

Oui, Madame, considérez le tems, le lieu, les circonstances, & que votre main....

SUZANNE, *ne déguisant plus sa voix donne un soufflet à Figaro.*

Tiens, voilà... & voilà pour tes soupçons... (*Elle lui donne des coups à mesure.*) Voilà pour ta jalousie... (*Et pendant ce tems Figaro se frappe lui-même.*) C'est-ni ça de l'amour?

FIGARO, *se relèvant.*

Santa Barbara : oui, c'en est, frappe, continue, frappe sans relâche; mais quand tu m'auras meurtri tout le corps de coups, regarde d'un œil de faveur le mortel le plus heureux.

SUZANNE.

Bon, frippon, vous n'en séduisiez pas moins la Comtesse, avec un si trompeur babil, que, m'oublant moi même, c'étoit pour elle que je cédois.

FIGARO.

Au ois-je pu me méprendre à ta jolie petite voix?

SUZANNE.

Quoi! tu m'avois reconnu?

FIGARO.

Oui.

SUZANNE.

Ah ! comme je m'en vengerai.

FIGARO.

A bien battre , & garder rancune , c'est aussi par trop féminin... Mais , dis moi - donc , comment tout ceci est arrivé ?

SUZANNE.

Est-ce ma faute à moi , si voulant museler un renard , nous en attrapons deux ?

FIGARO.

Qui donc ? a pris l'autre ?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme ! pends-toi , Figaro , tu n'as pas deviné celui-là : sa femme... ô douze ou quinze mille fois spirituelles femmes... Ainsi , c'est avec sa femme qu'il est entré dans le cabinet ?

SUZANNE.

Oui.

FIGARO.

Et les baisers de tout à l'heure , à qui ont-ils été donnés ?

SUZANNE.

A sa femme.

FIGARO.

Et celui du petit page ?

SUZANNE, *riant.*

A Monsieur.

FIGARO.

A Monsieur , oh ! la bonne tête ! & celui de tantôt derrière le fauteuil ?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes vous bien sûre ?

SUZANNE, *s'appêtant à lui donner un soufflet.*

Tiens, Figaro, il pleut des soufflets.

FIGARO.

Les tiens sont des bijoux; mais ceux du Comte sont de bon aloi.

SUZANNE, *se relevant un peu en arrière & lui faisant signe du doigt de se mettre à genoux devant elle.*

Allons, humilie-toi, superbe.

FIGARO, *se mettant à genoux.*C'est trop juste. Allons, à genoux, bien courbé; [*il se courbe davantage,*] ventre à terre. [*Il se prosterne tout-à-fait.*]SUZANNE, *riant.*

Ah! ah! ah! le pauvre garçon!

SCÈNE IX.

LE COMTE, FIGARO, SUZANNE.

*Figaro toujours un genoux en terre & baisant la main de Suzanne sous les habits de la Comtesse.*LE COMTE *bas*, *cherchant la Comtesse qu'il croit être Suzanne, & qui étoit entrée dans le cabinet à gauche;*

SUZANNE, Suzanne ?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Voilà Monsieur le Comte : veux-tu continuer le badinage ?

SUZANNE.

Oui. (*Figaro lui baise les mains avec plus d'ardeur.*)

LE COMTE, *se retournant apperçoit Suzanne qu'il prend pour la Comtesse.*

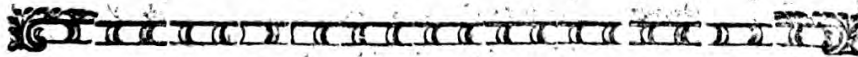
Un homme aux pieds de la Comtesse! (*allant pour tirer son épée, il s'apperçoit qu'il ne l'a pas.*)
Ciel! je suis sans armes!...

FIGARO, *à Suzanne contrefaisant sa voix.*

Madame, Madame, voyez mon amour, donnez lui sa récompense? & réparons le tems que nous avons perdu lorsque j'ai sauté ce matin par la fenêtre.

LE COMTE.

C'est l'homme du cabinet : tout se découvre enfin.
Il court sur Figaro : Suzanne le voyant venir se réfugie dans le cabinet à droite où sont les précédens : le Comte met la main sur le collet à Figaro, & crie. Vengeance! holà, quelqu'un?



SCENE X.

LE COMTE, FIGARO, PÉDRILLE.

PÉDRILLE.

ME voilà, monseigneur, arrivant de Séville.

LE COMTE.

Es-tu seul?

PÉDRILLE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Approchez, & criez bien fort.

PÉDRILLE, *criant de toutes ses forces.*

Pas plus de Page que sur ma main; voilà le paquet.

LE COMTE.

Eh! l'animal..... holà quelqu'un? accourez tous, si vous m'entendez?

SCÈNE XI.

BRIDE-OISON, BAZILE, ANTONIO,
LE DOCTEUR, *des paysans dont plusieurs
portent des flambeaux.*

LE COMTE.

DÉDRILLE, gardez bien cette porte, & vous, mes vassaux, entourez-moi cet homme, & m'en répondez ? [*A Figaro.*] Et vous, l'homme de bien, préparez-vous à répondre à mes questions ?

FIGARO.

Pourquoi ferais-je difficulté, Monseigneur ? vous commandez à tous ici, hors à vous même.

LE COMTE.

Si quelque chose pouvoit m'irriter davantage ce seroit le sang froid qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes nous des soldats qui tuent, & se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent ? je veux savoir pourquoi je me fâche moi.

LE COMTE.

Nous direz-vous d'abord quelle est la dame que vous avez amenée dans ce cabinet ?

FIGARO, *montrant le cabinet où est la Comtesse.*

Dans celui-là ?

LE COMTE, *montrant le cabinet où est Suzanne sous les habits de la Comtesse.*

Dans celui-ci.

FIGARO.

Ah ! c'est bien différent. C'est une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

LE COMTE.

Vous l'entendez, Messieurs :

BRIDE-OISON.

Nous l'entendons.

LE COMTE.

Et cette jeune personne avoit-elle d'autres engagements, que vous sachiez ?

FIGARO.

On dit qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque tems : mais soit qu'il l'ait négligée, soit qu'elle m'aimât mieux qu'un plus aimable, elle m'a donné la préférence.

LE COMTE.

La préf. . . . au moins, il est naïf. . . . Eh bien ! Messieurs ; ce que vous venez d'entendre, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche de sa complice.

BRIDÉ-OISON.

De sa-a complice.

LE COMTE.

Mais comme l'outrage est public, il faut que la vengeance le soit. [*Il entre dans le cabinet pour prendre la Comtesse qu'il croit y être.*] Sortez Madame, votre heure est bien arrivée : quel bonheur qu'aucun gage d'une union si détestée. . . [*Comme on n'y voit pas dans le cabinet, le Comte amène la première personne qu'il y trouve : il tombe sur Chérubin, & jette les yeux sur lui ; après l'avoir tiré du cabinet, il le repousse avec une surprise mêlée de dépit.*] Et encore le maudit Page ! qu'est-ce que vous failliez-là ?

CHÉRUBIN.

Je me cachois, Monseigneur, comme vous me l'aviez ordonné.

LE COMTE.

Mais il n'étoit pas seul, sans doute ?

CHÉRUBIN.

Il eut été trop dur, Monseigneur, si quelqu'ame charitable n'étoit venu adoucir mon ennui.

PÉDRILLE.

C'étoit bien la peine de créver un cheval.

LE COMTE, *montrant le cabinet.*

Entres-y toi, Antonio, & conduis devant son juge l'infâme qui m'a deshonoré.

LE MARIAGE

A N T O N I O.

On diroit qu'il y a une providence. . . . Vous en avez tant fait aussi, Monseigneur. . . .

L E C O M T E.

Eh, va donc, butor ?

B R I D E - O I S O N.

Mais qu'est-est-ce donc qui a-a pris là-a femme de de l'autre ?

F I G A R O.

Personne n'en a eu l'avantage.

A N T O N I O.

Sortez, Madame, sortez. Il n'est pas besoin de vous faire tant prier puisque l'on fait que vous y êtes. [*Il amène sa fille Fanchette.*]

L E C O M T E.

Eh! . . . c'est Fanchette.

A N T O N I O.

C'étoit bien la peine, Monseigneur, de me faire entrer pour faire voir à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce bruit là.

L E C O M T E.

Je saurai bien la trouver. [*Il s'avance vers le cabinet, & va pour y entrer.*]

L E D O C T E U R.

Monseigneur, ceci n'est pas trop clair. Je suis de sang froid moi, je vais y entrer.

B R I D E - O I S O N.

C't'affaire là est au-aussi trop em-embrouillée.

L E D O C T E U R, *amène Marceline, & la voyant.*
Quoi! Marceline ?

F I G A R O.

Tiens, ma mère en est.

L E C O M T E, *parlant à la Comtesse.*

Elle y est, je l'ai vu entrer. [*Et comme il s'approche du cabinet pour y aller chercher la prétendue Comtesse, Suzanne sort, & cache son visage avec son éventail.*] Ah! là voilà. . . que croyez-vous, Messieurs, que mérite une indigne épouse ? [*Voyant*

Suzanne, tout le monde se jette à ses genoux comme pour demander la grace de la Comtesse.] Non, non, non, non, & fuffiez-vous un cent.

LA COMTESSE, *sortant du cabinet à gauche avec les habits de Suzanne, se jette à genoux aussi au côté droit du Comte en disant.*
Au moins, je ferai nombre.

BRIDE-OISON, *riant de toutes ses forces.*
Ah! c'est ma-a-a-a-a-a-adame la com-omtesse.

LE COMTE, *reconnoissant la Comtesse sous les habits de Suzanne, tient long-tems la contenance la plus embarrassée; enfin il dit.*

Quoi! c'étoit vous, Comtesse? ... ma foi il n'y a qu'un pardon bien généreux. ...

LA COMTESSE.

Si c'étoit vous, vous diriez non, non : & moi, pour la troisieme fois d'aujourd'hui je vous pardonne, & sans condition.

LE COMTE.

Je n'oublierai jamais cette générosité.

SUZANNE.

Ni moi.

LA COMTESSE.

Ni moi.

FIGARO.

Ni moi, il y a de l'écho ici.

LE COMTE.

J'ai voulu ruser avec eux, ils m'ont traité comme un enfant.

FIGARO.

Une petite journée comme celle là forme bien un ambassadeur.

LA COMTESSE.

Il faut que chacun ait ce qui lui appartient : tiens, Suzanne. ... [*Elle lui donne la bague.*] Et toi, Figaro; ceci est à toi. [*Elle lui donne les mille écus.*]

FIGARO.

Et de trois ... celle-ci fut dure à arracher.

LE MARIAGE

GRIPPESOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurai-je ?

LA COMTESSE, *jettant sur la scène le tuban qu'elle avoit pris au bras de Chérubin.*

La voilà.

CHÉRUBIN, *la ramassant, & voyant plusieurs paysans s'avancer pour la ramasser.*

Celui qui voudra me la disputer n'a qu'à s'avancer.

LE COMTE.

Pour un Monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de plaisant au soufflet de tantôt ?

CHÉRUBIN, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Moi ! mon Colonel ?

FIGARO.

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice.

LE COMTE.

Et vous, Bride-Oison, que pensez-vous de ceci ?

BRIDE-OISON.

De-e tout ce que je vois, Monsieur ?

LE COMTE.

Oui.

BRIDE-OISON.

Ma-a foi je-e ne fais que vous en dire. Voilà-a ma-a fa-açon de pen-enser à moi.

FIGARO.

J'étois pauvre, on me méprisoit : me voilà riche...

LE DOCTEUR.

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Croyez-vous ?

LE DOCTEUR.

Je les connois.

Fin du cinquième & dernier acte.

V A U D E V I L L E.

B A Z I L E.



Cœurs sen - si - bles, cœurs fi - - de - les qui blâ -



mez l'a - mour lé - - - ger, ces - sez vos plain - tes cru -



elles! Est - ce un cri - me de chan - ger? Si l'a -



mour por - te des ai - les, N'est - ce pas pour



vol - - ti - - - ger, N'est - ce pas pour vol - - ti -



ger, N'est - ce pas pour vol - - - ti - - - ger.

L E C O M T E.

D'une femme de province,
A qui les devoirs sont chers,
Le succès est assez mince:

Vive la femme aux grands airs !
Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous.

S U Z A N N E.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, & chacun rit ;
Qu'une femme ait un caprice,
S'il l'accuse on la punit :
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts ont fait la loi.

A N T O N I O.

Chacun fait la tendre mère
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour :
Ce secret met en lumière,
Comment le fils d'un bûton,
Vaut souvent son pesant d'or.

B A Z I L E.

Jean Jeannot, jaloux risible
Vient unir femme & repos ;
Il achète un chien terrible
Et le lâche dans son enclos :
La nuit quel vacarme horrible !
Le chien court, tout est mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu.

F A N C H E T T E.

Robin me dit en cachette :
Si l'amour t'étoit connu,
Que ton sein, jeune Fanchette,
De plaisir seroit ému.
Dans tous les yeux il te guette.
Je l'ai donc vu cher Robin,
Dans les yeux de Chérubin.

FIGARO.

Quand le mal n'est pas extrême,
Fermions l'œil à la rigueur,
Sur les torts de qui nous aime;
Et disons, dans notre cœur :
Si chacun rentre en soi-même,
Nul mortel, de bonne-foi,
N'est homme de bien pour soi.

BAZILE.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux !
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait son profit,
Gaudeant bene nati...

BRIDE-OISON.

Or, messieurs, la comédie,
Que l'on juge en cet instant,
Sauf erreur, nous peint la vie
Du bon peuple qui l'entend :
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent façons,
Tout finit par des chansons.

CHÉRUBIN.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours,
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image :
Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner.

LA COMTESSE.

Telle est fière & répond d'elle,
Qui n'aime que son mari,
Telle autre presqu'infidèle,

(144)

Jure de n'avoir que lui.
La moins folle, hélas ! est celle
Qui se veille en son lieu,
Sans oser jurer de rien.

FIGARO.

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger :
Le hazard fit leur distance,
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense,
Le trépas brise l'autel,
Et Voltaire est immortel.

SUZANNE.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermoit quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grace à la raison :
Ainsi la nature sage,
Nous conduit dans nos desirs,
A son but par les plaisirs.

Le spectacle est terminé par un divertissement.

FIN.

